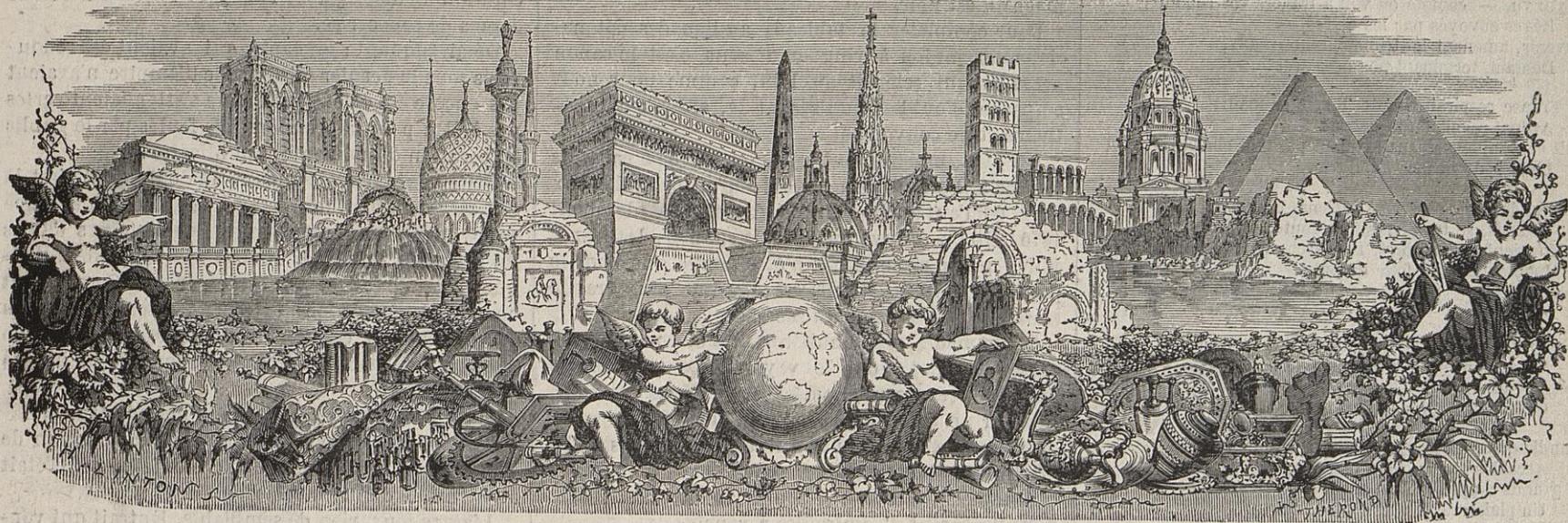


# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 24 francs; — Six mois, 14 francs; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

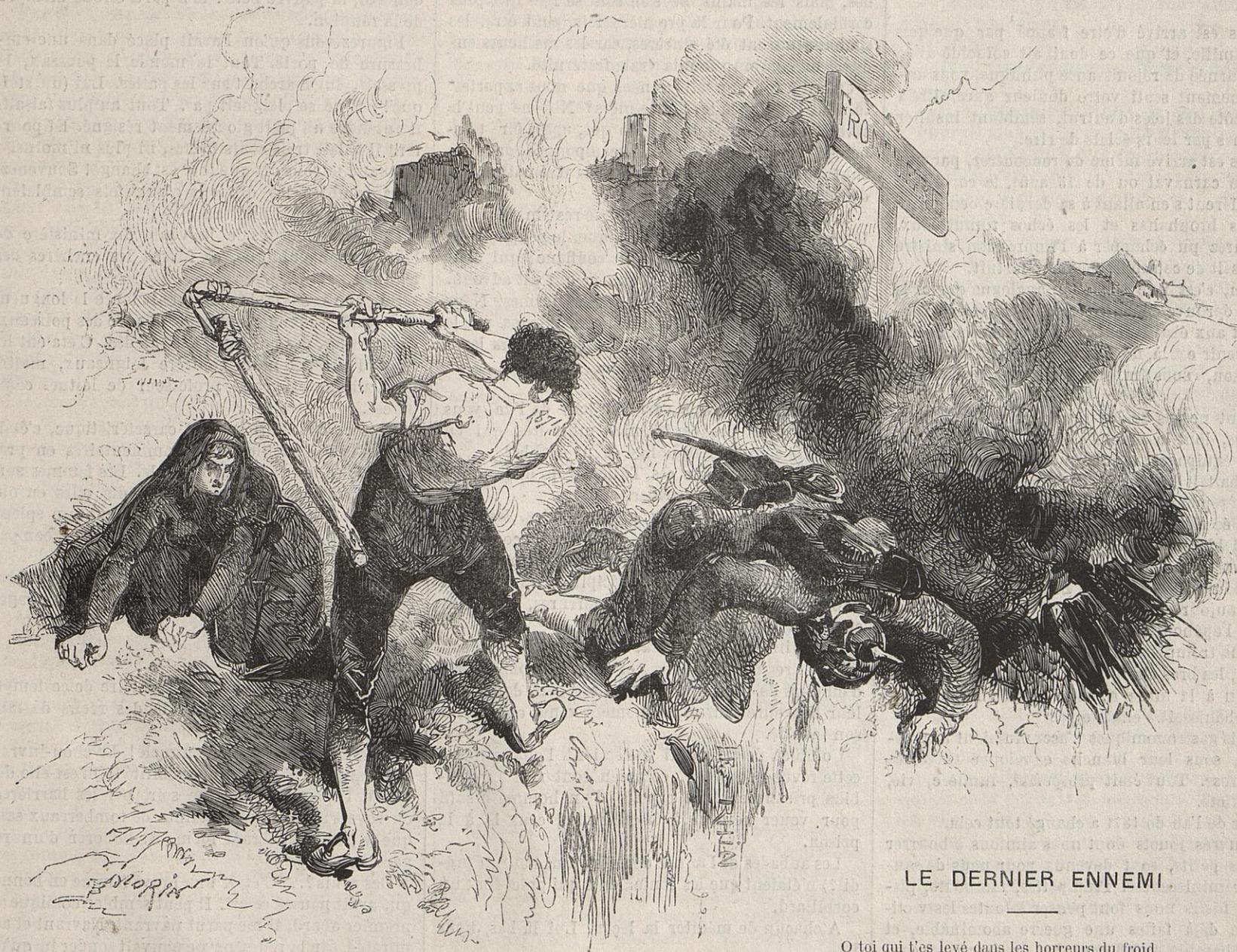
44<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 716. — 31 Déc. 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement ou accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.



## LE DERNIER ENNEMI

O toi qui t'es levé dans les horreurs du froid  
Et dans les tempêtes du bronze,  
Que nous apportes-tu sous ta robe au pli droit,  
An mil huit cent soixante et onze ?

NOS VŒUX ET NOS SOUHAITS !... — (Composition de M. Edmond Morin.)

Si tu viens des pays du meurtre florissant  
Pour donner des chaînes au monde,  
Fantôme au front glacé d'où ruisselle le sang,  
Retourne dans la nuit profonde!

Mais alors l'an nouveau, prompt à se dépouiller  
De ses voiles que le deuil tisse,  
S'est écrié : « Regarde, et cesse de trembler ;  
Voilà l'heure de la justice ! »

Et j'ai vu, — comme on voit à travers vos rideaux,  
Rêves envoyés par les astres, —  
L'avenir, amenant les triomphes nouveaux,  
Demain, terminant nos désastres !

La France respirait, haute, l'épée en main ;  
Ardent réveil de la patrie !  
Huit cent mille vaincus fuyaient par tout chemin  
L'éclair de sa face amaigrie.

Et pour les voir passer, Alsaciens, Lorrains,  
Picards, se tenaient sur la route.  
Ils fuyaient, ils fuyaient, la fourche dans les reins ;  
Innombrable et folle déroute !

Il n'en restait plus qu'un, aux gestes éperdus,  
Un ancien brûleur de chaumières,  
Qui, les talons ailés, hagard, les bras tendus,  
Cherchait à gagner la frontière,

Tandis qu'un paysan, — de ceux-là qu'on disait  
Accablés par un long martyre, —  
A grands coups de fléau sur le dos, se faisait  
Un plaisir de le reconduire. ....

S'il en doit être ainsi, salut, ô nouvel an !  
Salut, ô frissonnante aurore !

Et toi, France, reprends ton énergique élan ;  
Soldat de Dieu, debout encore !

CHARLES MONSELET.

## COURRIER DE PARIS

S'il vous est arrivé d'être frappé par quelque deuil de famille, et que ce deuil ait coïncidé avec quelque journée de réjouissance publique, vous aurez certainement senti votre douleur s'accroître à ce côté-à-côté des joies d'autrui, semblant insulter à vos larmes par leurs éclats de rire.

S'il vous est arrivé même de rencontrer, par une journée de carnaval ou de 15 août, le corbillard d'un indifférent s'en allant à sa dernière demeure à travers les brouhahas et les échos tumultueux, vous n'aurez pu échapper à l'impression sinistre qui jaillissait de ce rapprochement fortuit.

Eh bien, c'est une sensation analogue que celle que Paris éprouve en cette semaine consacrée ordinairement aux ébattements de la nouvelle année.

Le souvenir est là, nous forçant tous à une muette comparaison, nous imposant des réflexions rétrospectives.

Comment ne pas se les rappeler ces boulevards grouillants, dont la chaussée était sillonnée par des milliers d'équipages, tandis que sur les trottoirs en liesse s'ébattait le chœur des marchands forains auxquels répondait le grondement réjoui de la foule affolée d'étrennes ?

Nous déblatérions, dans ce temps-là, contre la cohue aux expansions un peu trop vives ; sous quelles séduisantes couleurs ne nous apparaissent-elles pas aujourd'hui !

C'était l'épanouissement d'un grand peuple s'en fiant à une trompeuse sécurité. Les mères de famille passaient, les bras chargés de joujoux et suivies par le bambin à la mine riieuse dont la chère insouciance s'ébahissait à chaque pas.

Les colis gastronomiques s'accumulaient aux devantures, sous leur blanche enveloppe traversée d'un fil rose. Tout était prospérité, lumière, vie, espoir, gaieté.

Le jour de l'an de 1871 a changé tout cela.

Ces pauvres jouets dont nous aimions à bourrer nos chers petits, sont devenus pour nous de sanglantes réminiscences. Trompettes, tambours, pistolets et fusils nous font penser à toutes les victimes qu'a déjà faites une guerre abominable, et quand le bambin indifférent bat la charge ou couche en joue, les parents, qui songent à leurs morts regrettés, se détournent et essuient des pleurs. Des bonbons?... Il est bien question de cela ! Quand la

faim peut à peine se procurer le nécessaire, comment songer au superflu ?

Des lumières ? La lueur jaunâtre du pétrole attelle rien de commun avec ces splendides illuminations qui faisaient de ces nuits de décembre des journées au gaz ?

De la prospérité ? Voyez les boutiques closes. L'homme est aux remparts, la caisse est vide, le magasin est noir.

Pour compléter le tableau, au lieu des détonations du joujou à vingt-neuf sous, c'est le canon prussien qui retentit au loin, comme pour nous empêcher d'oublier qu'ils sont là, ardents d'impatience et de convoitise.

Eh bien, malgré tout cela, ou plutôt à cause de tout cela, Paris n'aura jamais eu un plus glorieux jour de l'an qu'en l'an de désastres et de deuil 1870 ! Elle a prouvé qu'elle sait souffrir, la grande ville, qu'on accusait de n'être bonne que pour le plaisir et l'orgie. Et elle est devenue plus grande encore par l'héroïsme du sacrifice.

Ces rumeurs, ces tohubohus, ces enivrants du passé n'étaient, nous le voyons trop aujourd'hui que des précurseurs de décadence. Nous dansions, non sur un volcan, mais sur un cloaque.

Les épreuves d'aujourd'hui, au contraire, sont les prodromes d'une régénération.

Acceptées avec une sérénité indomptable, elles nous préparent d'admirables revanches.

Et toi, mon vieux Paris, crois-moi, tu es plus beau dans ton cilice que tu ne l'étais sous les oripeaux de soie du cocottisme impérial. Tu es plus beau avec tes rues mornes, tes ténèbres nocturnes, tes angoisses incessantes, tes dévouements de toutes les heures.

Tu t'expies toi-même, c'est justice, car tu étais descendu dans ta propre estime.

Le jour de l'an de 1871 prendra date dans l'histoire de l'humanité. On s'est abordé les mains vides, mais les mains ne s'en sont serrées que plus cordialement. Pour la première fois, peut-être, les souhaits auront été sincères, car les malheurs endurés en commun font la vraie fraternité.

Quant à toi, nouvelle année, que nous apportestu dans les plis de tes douze mois ? Nul ne peut le savoir encore ; mais la nation qui, après être tombée si profondément, s'est cramponnée dans sa chute et combat à genoux, n'est pas une nation qui doit mourir.

Les antithèses se suivent et ne se ressemblent pas. Il y a douze mois à pareille époque, le peuple français regardait l'avenir avec une confiance qui était presque de la bravade. On sait ce qui est advenu. En 1871 nous commençons par les larmes. Nous avons le droit d'espérer que nous finirons par le triomphe. Dans tous les cas, le sang versé fera lever tôt au tard la moisson nationale.

Et puisque je parle du jour de l'an, vous souvenez-vous des cérémonies militaires qui en étaient le complément obligé et invariable ?

Cela se passait dans ces Tuileries qu'une ambulance est en train de purifier.

Dans la vaste cour aux grilles dorées, les tambours-majors aux plumets fanfarons commandaient le formidable roulement de la bonne année.

Par toutes les issues se précipitait un interminable défilé d'uniformes, de chamarrures, de grands et de petits cordons.

Le maître d'alors, debout sur les marches de son trône et regardant passer cet interminable cortège d'officiers de tous rangs, se disait sans doute que leur bravoure saurait, le moment venu, compenser son ineptie.

Combien de ceux qui assistaient l'an dernier à cette revue pompeuse, combien sont morts, combien prisonniers ! Le caprice d'un homme a suffi pour vouer ceux-ci à la mitraille, ceux-là à la prison.

Les aubades de l'année dernière (qui l'aurait prédit ?) n'étaient que les roulements qui précèdent un corbillard.

A chacun de méditer la leçon. Lui là-bas, nous ici...

1870 aura du moins fini par une bonne action.

La vente organisée par les soins de M<sup>me</sup> Jules Simon, au ministère de l'instruction publique, a obtenu un succès dont les malheureux garderont le souvenir.

C'est dans les vastes salons du rez-de-chaussée du ministère que ces encans de la charité avaient été installés. Trois galeries se suivant de plain-pied y étaient affectées, galeries assez banales et d'une décoration médiocre, avec la sempiternelle tenture de damas de soie carise.

Détail piquant : les tapis, qui avaient été renouvelés sous le dernier ministre de l'Empire, n'avaient pas encore été étrennés. Ils ne s'attendaient certes pas à être pour la première fois foulés par le public à l'occasion d'une vente républicaine.

Cette vente n'avait aucune analogie — et c'est là son caractère distinctif — avec les cérémonies de ce genre que patronnaient volontiers certaines dames du high-life impérial. Nous nous rappelons quelques-unes de ces solennités de parade. Ce n'étaient en réalité que des prétextes à galanterie. Les petits crevés venaient coqueter avec leurs danseuses de cotillon. On ne dénouait les cordons de sa bourse que par vanité.

De la charité véritable, pas la moindre trace.

Tout ce monde-là, papotant, clinquant, diseur de riens, faisait la parodie de la bienfaisance. C'était une variété de carnaval, rien de plus.

L'autre jour, rien de semblable. Entrait qui voulait. Il ne s'agissait pas de faire du genre, il s'agissait d'apporter ses gros sous ou ses pièces de vingt francs pour vêtir et nourrir ceux qui ont froid, ceux qui ont faim. Les vendeuses ne pensaient pas à produire des effets de décolletage ou à disposer selon la formule les plis d'une jupe à retroussis.

Les choses se passaient dignement et simplement. On aurait vainement cherché un gandin dans toute l'assistance. On n'y aurait trouvé qu'un dindon, mais celui-là en chair et en plume ; un superbe dindon qui, la pauvre bête ! m'a paru être le martyr de la réunion.

Figurez-vous qu'on l'avait placé dans une embrasure de porte. Tout le monde le poussait, le pressait, lui marchait sur les pattes. Lui (un stoïque !) il ne se plaignait pas. Tout au plus faisait-il entendre un petit gloussement résigné. Et pourtant il valait trois cents francs, ni plus ni moins.

Quand je vous dis que tout est changé ! Souvenez-vous combien les dindons d'autrefois semblaient pénétrés de leur importance.

Une des curiosités de la vente du ministère de l'instruction publique, ce furent les enchères des légumes.

Sur une vaste table qui tenait toute la longueur de la salle à manger, on avait disposé des poireaux, des carottes, des potirons, des salades. C'étaient les coups d'essai de notre confrère Joigneaux, maître horticulteur et grand professeur de laitues comparées.

Mais ce qui était surtout caractéristique, c'était l'attitude de la foule et ses commentaires en présence de cette exhibition végétale. Les femmes surtout ouvraient des yeux comme jadis elles en ouvraient à l'étalage d'un joaillier, devant un splendide étalage de diamants ou devant un incomparable collier de perles fines.

Je me rappelle encore l'accent inimitable et profondément convaincu du dialogue qui s'engagea près de moi.

— Ah ! des choux !!!

— Des vrais ???

Quand, plus tard, on lira l'histoire de ce temps, on s'imaginera que ce sont là des récits de fantaisie.

Des vrais ?... Le chou-miracle ! Le chou-invraisemblance ! Le chou impossibilité ! Qu'est-elle devenue, l'époque où chaque soir, par les barrières, on voyait arriver des centaines de tombereaux sans que le passant daignât même les honorer d'un regard indifférent ?

Des vrais ?... C'était une brave femme en bonnet qui avait poussé ce cri. Il peut sembler comique au premier abord, il me parut navrant. Navrant et admirable, car la réflexion ne pouvait sonder jusqu'au fond tout ce qu'il contenait de résignation courageuse et de privations patiemment subies.

Il faut en convenir aussi, ces épreuves donnent

un terrible à-propos à l'assertion de Molière, affirmant

Qu'on se nourrit de soupe et non de beau langage.

Les lettres, aussi bien que les arts, avaient peine à soutenir la comparaison des produits gastronomiques. Quelques amateurs les honoraient de leurs emplettes, mais le gros des visiteurs passait insouciant.

Le fromage avant les chefs-d'œuvre!

La vente du ministère de l'instruction publique aura jeté dans l'escarcelle des pauvres une cinquantaine de mille francs.

La réussite a été trop complète pour qu'il n'y ait pas une seconde édition.

~~~~~ Quel contraste avec ces salons bruyants et animés, que l'aspect des champs mornes et glacés que je parcourais la veille!

Il est lugubre à voir, par cette gelée impitoyable, le champ de nos dernières batailles.

Le Bourget, à distance, semble un monceau de ruines. Drancy, avec ses toits effondrés, n'est pas moins lugubre. Ils sont sinistres aussi ces petits villages qui furent des rendez-vous de gaieté et de folle. Ce pauvre Romainville, comme il est loin des romans de Paul de Kock, des lilas et des grisettes! Et Noisy! Et Bondy!

Dans les rues, au seuil des maisons à demi éventrées, des attroupements de personnages qui de loin rappellent les campements d'Esquimaux et de Lapons. Celui-ci disparaît dans une peau de bête, celui-là s'est sanglé la tête dans une couverture trouée. J'en ai rencontré un qui s'était insinué dans un vieux lit de plume; on ne voyait que la tête et les bras.

— Tout ça, c'est ma femme, disait une légende de Gavarni.

Tout cela, c'est l'armée française luttant contre un hiver féroce, avec un héroïsme dont le thermomètre ne peut avoir raison.

Sur les routes, des escouades de bûcherons scient et débitent tous les arbres. De loin en loin, de petits groupes de cinq à six personnes marchent à travers champ, s'arrêtant par intervalle, se courbant vers la terre et paraissant interroger le sol.

Que font-ils? J'ai fini par le comprendre en m'approchant. Ils enterrent ceux des cadavres qui avaient été oubliés.

À l'entrée de Bondy, au pied d'une petite maison à toit rouge, une fumée s'élève soudain, puis un gros coup sourd. Boum! C'est la batterie de six pièces de marine que nous avons établie là, qui envoie de ses nouvelles à la ferme d'Aulnay. Ils sont merveilleux, ces marins. Quels hommes! quelle race! Aussi intrépides au danger que durs à la fatigue et à la froidure. Ils ne paraissent pas seulement s'apercevoir de la température sibérienne qui sévit.

Je cause avec l'un d'eux.

— Vous devez souffrir?

— Ma foi non; je suis acclimaté, fait-il en riant.

— Vous avez été en station dans les pays froids?

— Tout juste... je sors de faire quatre ans de Sénégal.

Et de rire de nouveau.

Quant à l'adresse des marins, elle n'a pas de égale.

Un exemple :

Au début de la guerre, on avait déclaré que leurs grosses pièces étaient impossibles à déplacer. À Bondy, non-seulement ils les ont amenées eux-mêmes de cinq kilomètres, mais eux-mêmes ils les emportent chaque soir, avec leurs plates-formes, pour les rétablir le lendemain.

Cette manœuvre effrayante est par eux exécutée en moins de vingt minutes.

J'ai dit que les batteries de marine tiraient sur la ferme d'Aulnay. En dehors des attaques générales, les Prussiens ne répondent jamais. Ils sont terribles comme de véritables bêtes sauvages.

Placé sur cette petite éminence qui domine la campagne et d'où l'on découvre un horizon de sept ou huit lieues. Vous n'apercevrez pas une créature vivante, et pourtant on sait qu'il y a là soixante-dix mille hommes. Par le plus grand des hasards, j'en ai découvert trois l'autre jour à l'aide d'un télescope.

Ils cherchaient des pommes de terre dans un champ, à deux lieues de nos avant-postes. Or, pour se livrer à cette opération, les deux qui fouillaient la terre, aussi bien que celui qui tenait le panier, s'étaient mis à plat ventre. Jugez si ce sont des gens de précaution!

La nuit, jamais ni une lumière ni une flamme; ils ne savent pas ce que c'est qu'un feu de bivac. Il gèle, tant pis; la discipline-engrenage écrase leurs cadavres, et tout est dit.

Rien ne contribue à donner aux environs de Paris une apparence sinistre comme ce vide perpétuel qui s'étend à perte de vue. Avec la neige, c'est la mise en scène de *l'Expiation* :

Après la plaine blanche, une autre plaine blanche.

Ah! si ce pouvait être pour eux une retraite de Moscou!

~~~~~ Il est dit, du reste, que si nous devons conquérir la délivrance, ce ne sera qu'après l'avoir achetée au prix de tous les sacrifices.

Encore deux amis que nous perdons.

Ils avaient été les compagnons de notre jeunesse, ils avaient assisté à nos premiers pas enfantins; ils avaient reçu la confiance de nos premières amours.

Des amis sans cérémonie. Bien qu'en ces derniers temps ils fussent presque devenus des personnages officiels, ils avaient toujours réservé un petit coin d'hospitalité pour les pauvres gens qui venaient leur rendre visite.

Que de bien ils faisaient sans s'en vanter! N'était-ce pas à eux que plus d'un pauvre allait demander, après une semaine de travail, la santé de son enfant étioilé dans l'atelier!

Ces deux amis que la guerre a tués s'appelaient le bois de Vincennes et le bois de Boulogne.

Au début de la campagne, les nécessités de la stratégie leur avaient imposé une amputation cruelle. Aujourd'hui, ils sont condamnés à mort.

Sully-Prudhomme, un poète qu'on est toujours heureux de citer, les saluait l'autre jour dans la *Revue des Deux-Mondes* d'un regret ému et profond :

Seuls, ces débris guerriers des beaux chênes demeurent ;  
L'eau qui baignait leur pied n'est plus qu'un borborygme noir,  
On ne reviendra plus à leur ombre s'asseoir :  
Les couples sont brisés, tous ceux qui s'aiment pleurent ;  
Leurs gardiens d'autrefois se sont faits leurs bourreaux ;  
Plus de nids, plus d'amours! Qu'ils tombent donc et meurent  
Comme les hommes, en héros!

Jeunes et vieux, ô vous, martyrs de toutes sortes,

Qui, par une mitraille invisible assaillis,  
Tombez en maudissant l'épaisseur des taillis,  
Frères, pardonnez-moi, si, voyant à nos portes,  
Comme un renfort venu de nos aïeux gaulois,  
Ces vieux chênes couchés parmi leurs feuilles mortes,  
Je trouve un adieu pour les bois.

On les sacrifie pour réchauffer ceux qu'ils abritaient naguère.

Il a raison, le poète, d'aimer les arbres : les arbres qui nous donnent en même temps le feuillage, cette gaieté du printemps, et la flamme, cette consolation de l'hiver.

~~~~~ Comme j'écrivais ces lignes, les premières détonations du bombardement ont commencé.

Nous allons donc entrer dans une phase nouvelle de ce siège dont l'histoire sera si émouvante.

Au fort de Rosny, un des plus battus, les obus de l'ennemi ont percé à jour le logis qu'habitait le général Trochu après l'affaire de Villiers, et les officiers de marine sont installés dans des casemates blindées.

Au plateau d'Avron, messieurs nos ennemis ont fait pleuvoir de vraies giboulées de plomb et ont eu l'insigne honneur de blesser grièvement la femme d'un capitaine de mobiles.

Mais ces épreuves sont acceptées avec une sérénité et une résignation véritablement admirables.

Je dirai plus : la population s'est presque réjouie de voir enfin l'ennemi perdre patience. Nombre de gens veulent même expliquer ce changement de tactique par l'arrivée prochaine d'une armée de secours dont ils voudraient nous dissimuler la venue.

On verra bien.

~~~~~ En attendant, la fabrication des canons est toujours poussée avec une activité infatigable.

Il ne se passe pas de jour sans qu'on rencontre dans Paris quelque-une de ces nouvelles pièces, enguirlandée et accompagnée de bouquets.

On les mène à l'Hôtel-de-Ville, où elles sont présentées au Gouvernement de la défense, ce qui donne lieu à une petite cérémonie patriotique qui a toujours le don d'attirer sur la place une foule de curieux.

Qu'on nous permette à ce sujet une innocente indiscretion sous forme d'anecdote garantie authentique.

C'était l'autre jour.

Les choses s'étaient passées conformément au programme ordinaire.

Les canons (ils étaient deux) étaient arrivés au son de la musique. Des rubans aux trois couleurs flottaient à la crinière des magnifiques percherons qui les remorquaient. Le bouquet de rigueur était là.

Une députation monte à l'Hôtel-de-Ville, réclamant l'honneur de présenter les deux pièces.

Un des adjoints de la mairie de Paris descend immédiatement et prononce un petit discours unanimement accueilli par les cris de *Vive la République*. Après quoi, passant à l'examen des canons, il demande le fondeur pour le complimenter.

Le fondeur arrive un peu troublé... l'émotion sans doute.

— Monsieur le fondeur, je vous félicite.

— Monsieur l'adjoint...

— Je vous félicite, car ces canons sont un véritable objet d'art.

— Je vous en prie...

L'embarras du brave fondeur redouble visiblement... probablement la modestie.

L'adjoint à la mairie de Paris continue en insistant.

— Monsieur le fondeur, je vous affirme que ce sont de vrais bijoux.

— Mais...

— C'est traité comme une pièce d'orfèvrerie.

— Je...

— Il est impossible de pousser plus loin la...

Pour ce coup, le fondeur n'y tient plus, et se penchant à l'oreille de son complimenteur :

— Monsieur l'adjoint, pardonnez-moi, mais il faut que je vous fasse un aveu.

— Lequel?

— Les deux canons que vous voyez ne sont pas de moi. Les miens ne seront terminés que demain; mais comme la cérémonie avait été fixée à aujourd'hui, j'en ai pris deux au Conservatoire afin qu'elle ne fût pas retardée.

Je vous laisse à penser si on a ri de l'aventure, qu'il n'y a plus aucun inconvénient à divulguer, puisque les deux canons attardés ont été livrés et reconnus dignes des devanciers qui avaient un instant pris leur place.

~~~~~ Et la gelée sévissait toujours! Parisiens mes frères, soyez remerciés. Je n'ai pas besoin de chercher un couronnement pour mon édifice hebdomadaire. Vous me le fournissez spontanément. Ce cadeau m'est apporté par le *Constitutionnel*, qui publiait aujourd'hui, à propos du froid, l'admirable paragraphe que voici :

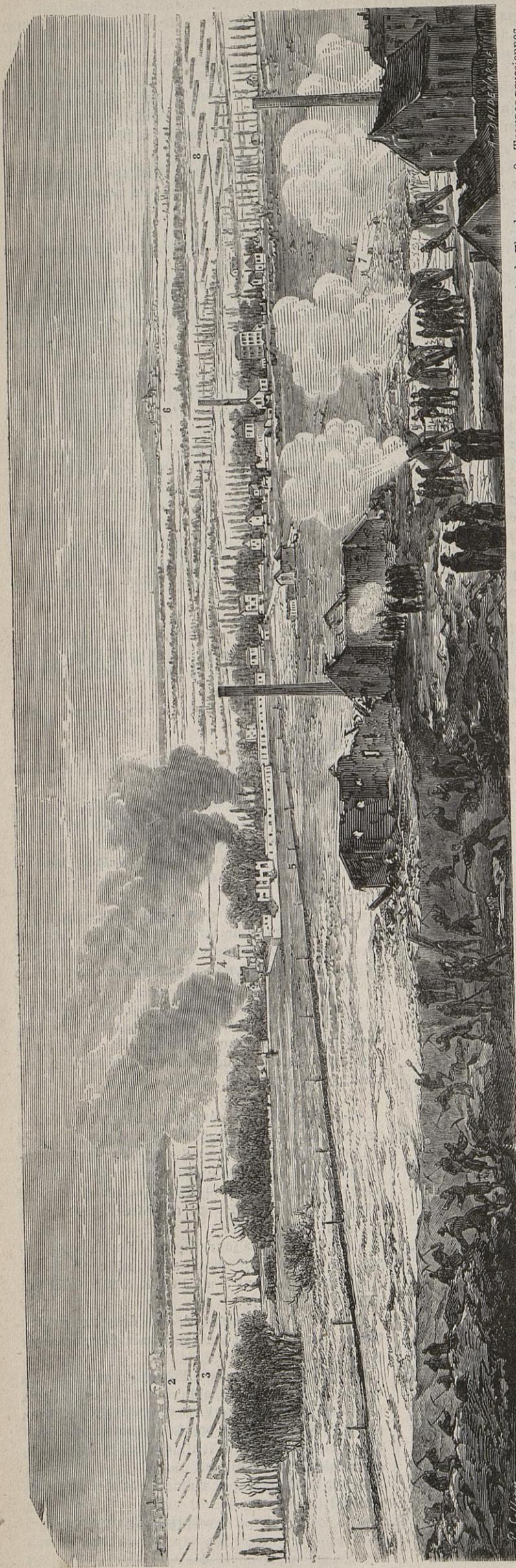
« Durant toute la journée, une foule considérable, malgré un froid des plus vifs, n'a cessé de stationner sur le Pont-Neuf POUR VOIR PASSER LES GLAÇONS. »

O population étrange! À côté des plus grands héros, il te faut ton petit grain de badauderie habituelle.

La faim tord les boyaux d'un grand nombre. La variole et la fièvre typhoïde sont à l'ordre du jour, les obus pleuvent, tout est dramatique, sinistre, terrible. N'importe! Le bon bourgeois bourgeoisant fait queue sur le Pont-Neuf, comme au spectacle, et regarde passer les glaçons.

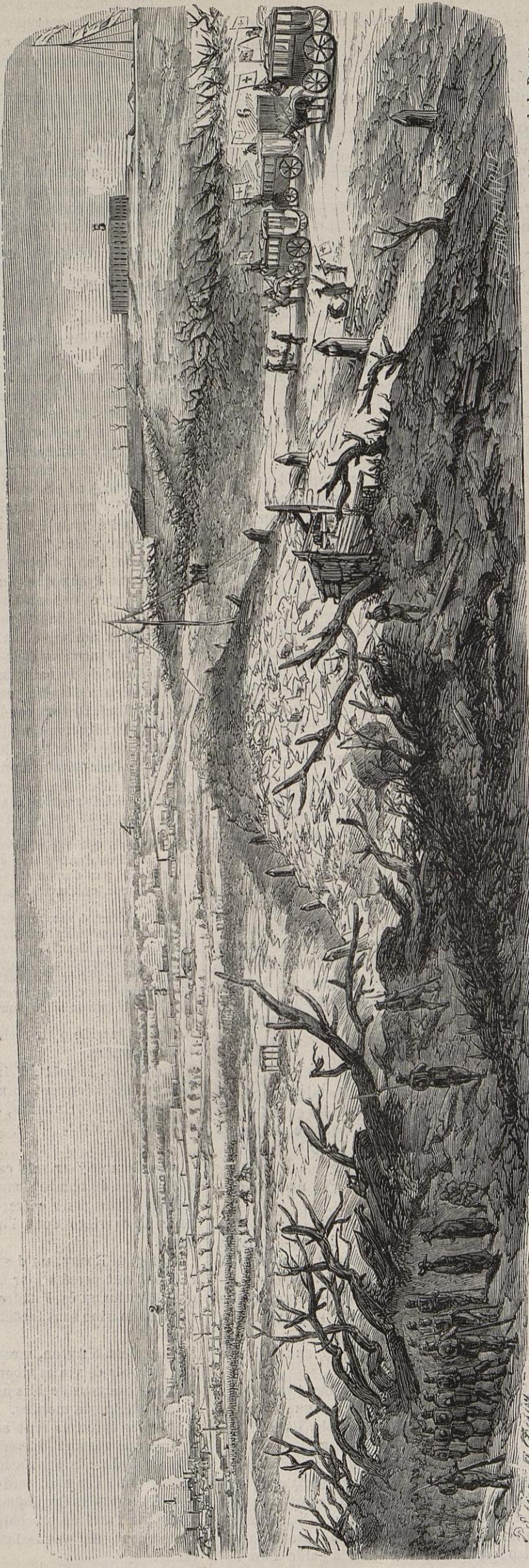
Est-ce sublime, est-ce ridicule? Je n'en sais rien, ma foi!

PIERRE VÉRON.



1. Dugny. 2. Pont-Iblon. 3. Troupes prussiennes. 4. Le Bourget. 5. Chemin de fer de Soissons. 6. Blanc-Mesnil. 7. Route de Flandres. 8. Troupes prussiennes.

Aspect de la plaine du Bourget dans la journée du 23 décembre. — (Dessiné au moyen du télescope, par M. Sellier.)



1. La Courneuve. 2. Dugny. 3. Locomobiles blindées. 4. Le Bourget. 5. Fort d'Aubervilliers. 6. Ambulances de la Presse.

Positions de la garde nationale et des ambulances de la Presse dans la journée du 21 décembre. — (Dessin d'après nature de M. Darjou.)

L'AMIRAL  
LA RONCIÈRE LE NOURY

L'amiral La Roncière le Noury est un colosse, physiquement parlant.

Il est grand, fort d'épaules et d'une stature herculéenne.

Le 31 octobre dernier, il a accompli ses cinquante-sept ans. Il est né à Turin, alors que le Piémont n'était que le département du Pô. Son père était le général La Roncière. L'addition de Le Noury, ajoutée à son nom patronymique, lui vient d'un legs testamentaire.

Entré à l'École navale, il en sortit enseigne de vaisseau en 1834. Il fit successivement les campagnes sur les côtes d'Espagne, d'Algérie et de Portugal, à bord de la *Vestale*, de l'*Oythie*, de la *Capricieuse*, du *Finistère*, du *Montebello* et de la *Cogone*.

En 1843, il était lieutenant de vaisseau; capitaine de frégate en 1851.

Il assista au siège de Sébastopol en qualité de commandant du *Roland*.

Pendant que nos armées se battaient en Italie, en 1859, il commandait une division de la flotte dans l'Adriatique.

C'est sous ses ordres que manœuvrait en 1861 notre flotte cuirassée à Cherbourg; il était alors contre amiral.

La Roncière le Noury fut char-



L'AMIRAL LA RONCIÈRE LE NOURY  
commandant en chef de l'armée de Saint-Denis.

gé du rapatriement des troupes françaises, après notre coupable expédition du Mexique. Cette opération navale, accomplie heureusement, lui valut le grade de vice-amiral.

Quand éclata la guerre avec la Prusse, l'amiral La Roncière fut chargé du commandement d'une division de la flotte de débarquement. Malheureusement il n'y avait pas de troupes, ni à embarquer, ni à débarquer. Le maréchal Le Bœuf, cet homme de si grande prévoyance, avait réquisitionné dans toutes les garnisons les soldats qui lui manquaient.

Faute de troupes, le débarquement dans la Baltique avorta.

Aujourd'hui l'amiral La Roncière est commandant en chef des marins détachés à Paris, ces marins qui tiennent si fièrement, dans nos forts et dans nos attaques contre les Prussiens, le drapeau de la France.

C'est à son intelligente activité qu'est confié particulièrement l'arrondissement de Saint-Denis, un des points les plus importants de la défense.

C'est à lui qu'avait été confiée l'attaque du 21 décembre sur le Bourget.

Il n'a pas réussi ce jour-là. Espérons, pour l'honneur de Paris et de la France, qu'une autre fois l'amiral sera plus heureux.

LÉO DE BERNARD.



Ferme de Monneville. Éclaireurs aïfon. Sapeurs du génie. Amis de la France. Zouaves. Ferme de Groslay.

Occupation de la ferme de Groslay par les Français; dans la matinée du 21 décembre. — Premières bombes ennemies.  
(D'après le croquis de M. Régamey.)

## LE BULLETIN DE LA GUERRE

La mission de M. Thiers avait fait quelque bruit dans le monde diplomatique européen.

L'attention, sinon la sympathie de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Russie, avait été éveillée, et ces puissances avaient fait mine d'intervenir platoniquement dans le conflit franco-prussien.

Ce n'était là que du platonisme de chancellerie, et M. de Bismark ne s'en serait nullement ému. Il savait à quoi s'en tenir.

Mais derrière les gouvernements, quelque auto-cratiques qu'ils soient, il y a les peuples qui ne connaissent rien à l'esprit de chicane, au charlatanisme, à l'hypocrisie, à la mauvaise foi de la diplomatie.

La cause de la France, plaidée avec le talent d'un positivisme consommé par M. Thiers, avait remué les masses à Moscou, à Vienne, à Londres. Ces masses qui, dans la manifestation de leurs sentiments, tiennent peu de compte des caprices princiers, des convenances dynastiques, de l'ambition et de la vanité des gouvernements, pouvaient, à un moment donné, gouverner la politique des cabinets et, poussant leurs sympathies jusqu'au fanatisme de leur opinion, et leur prédilection jusqu'à l'engouement, amener leurs empereurs et rois à une intervention contre les convoitises de la Prusse.

M. de Bismark a vu là un danger.

Les adresses de la noblesse moscovite, les meetings anti-égoïstes du peuple anglais, les démonstrations anti-prussiennes des nationalités autrichiennes, résonnaient mal aux oreilles de l'archichancelier de la Confédération du Nord.

En empirique politique, M. de Bismark chercha un dérivatif.

Lui, qui n'a jamais respecté un traité public, un de ces traités sur lesquels repose le droit international, a sorti de son portefeuille un petit traité secret conclu avec M. de Gortschakoff avant la guerre, et par lequel la Prusse, à qui on passait l'Alsace et la Lorraine, passait la mer Noire à la Russie.

Le peuple russe, à qui on rappelait ainsi le testament de Pierre le Grand, devait oublier la France pour ne se souvenir que de ce document célèbre dont l'existence ne fut connue en France qu'en 1877.

Ce document, si curieux et si important à étudier, touche d'assez près à nos intérêts pour qu'on lui donne toute la publicité possible. Il est d'autant plus intéressant que le successeur de Pierre le Grand cherche en ce moment à le mettre en exécution dans une de ses parties essentielles.

Nous donnons donc textuellement ce programme, afin que nos lecteurs ne s'abusent pas sur les tendances et les sympathies du gouvernement de Saint-Petersbourg et que la France comprenne enfin qu'elle n'a à compter que sur elle-même.

Voici ce plan de domination universelle formulé en quatorze articles de la foi moscovite :

*Préambule* : « Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, nous, Pierre I<sup>er</sup>..... Le grand Dieu, de qui nous tenons notre existence, nous ayant constamment éclairé de sa lumière et soutenu de son divin appui, me permet de regarder le peuple russe appelé dans l'avenir à la domination générale de l'Europe.

« Je fonde cette pensée sur ce que les nations européennes sont arrivées, pour la plupart, à un état de vieillesse voisin de la caducité, ou qu'elles y marchent à grands pas..... Je regarde l'invasion des pays de l'Occident et de l'Orient par le Nord, comme un mouvement arrêté dans les desseins de la Providence.

..... III : « Prendre part, en toute occasion, aux affaires et démêlés quelconques de l'Europe, et surtout à ceux de l'Allemagne.

IV. « Diviser la Pologne en y entretenant le trouble et des jalousies continuelles; gagner les puissants à prix d'or; influencer la Diète, la corrompre, afin d'avoir action sur les élections des rois; y faire nommer ses partisans, les protéger; y faire entrer les troupes moscovites et y séjourner

jusqu'à l'occasion d'y demeurer tout à fait. Si les puissances voisines opposent des difficultés, les apaiser momentanément en morcelant le pays, jusqu'à ce qu'on puisse reprendre ce qui aura été donné.

V. « Prendre le plus qu'on pourra à la Suède, l'isoler du Danemark et le Danemark de la Suède, et entretenir avec soin leurs rivalités.

« VI. Prendre toujours les épouses des princes russes parmi les princesses de l'Allemagne, pour multiplier les alliances de famille, rapprocher les intérêts et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause en y multipliant notre influence.

.....

IX. « Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. Celui qui y régnera sera le vrai souverain du monde. En conséquence, susciter des guerres continuelles, tantôt aux Turcs, tantôt à la Perse.... Hâter la décadence de la Perse; pénétrer jusqu'au golfe Persique....

X. « Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche; appuyer en apparence ses idées de royauté future sur l'Allemagne, et exciter contre elle, par dessous main, la jalousie des princes; tâcher de faire réclamer des secours de la Russie par les uns ou par les autres, et exercer sur le pays une espèce de protection qui prépare la domination future.

XI. « Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe, et neutraliser ses jalousies, lors de la conquête de Constantinople, soit en lui suscitant une guerre avec les anciens États de l'Europe, soit en lui donnant une portion de la conquête qu'on lui reprendra plus tard.

XII. « S'attacher à réunir autour de soi tous les Grecs schismatiques de Hongrie, de Turquie, du sud de la Pologne; se faire leur centre, leur appui, et établir d'avance une prédominance universelle par une sorte d'autocratie ou de suprématie sacerdotale. Ce seront autant d'amis qu'on aura chez chacun de ses ennemis.

XIII. « La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjuguée, la Turquie conquise, la mer Noire et la mer Baltique gardées par nos vaisseaux, il faudra d'abord proposer séparément et très-secrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elles l'empire de l'univers. Si l'une des deux accepte, ce qui est inmanquable, en flattant leur ambition et leur amour-propre, se servir de l'une d'elles pour écraser l'autre, puis écraser à son tour celle qui demeurera.

XIV. « Si, ce qui n'est pas probable, chacune d'elles refusait l'offre de la Russie, il faudrait savoir leur susciter des querelles et les faire s'épuiser l'une par l'autre. Alors, profitant d'un moment décisif, la Russie ferait fondre ses troupes, rassemblées d'avance, sur l'Allemagne, en même temps que deux flottes considérables, s'avancant par la Méditerranée et par l'Océan, inonderaient la France d'un côté, l'Allemagne de l'autre, et, ces deux contrées vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir sous le joug.

« AINSI PEUT ET DOIT ÊTRE SUBJUGUÉE L'EUROPE. »

Depuis près de deux cents ans, l'Europe se débat dans les étreintes du testament de Pierre le Grand. Elle s'agite, la Russie la mène.

A l'heure qu'il est, les prescriptions du tzar ont été suivies et accomplies jusqu'à l'article IX.

La Pologne est subjuguée; la Finlande a été arrachée de la Suède, qui s'est trouvée si bien isolée du Danemark, qu'elle n'a pu lui venir en aide dans sa guerre du Holstein et du Schleswig.

La question des mariages allemands a été si bien résolue d'après les instructions du père des Romanoff, qu'aujourd'hui le roi Guillaume de Prusse se trouve être l'oncle d'Alexandre II de Russie, et les intérêts des deux pays sont si rapprochés et l'Allemagne est si bien unie à la cause moscovite, que les deux compères ne font plus qu'un larron à l'heure où il s'agit de se partager l'Europe.

La France terrassée après la capitulation de Sedan

et la reddition de Metz, on a cru le moment venu de dévoiler les complots tramés dans l'ombre.

M. de Bismark fait comprendre aux cabinets de Saint-Petersbourg que l'heure a sonné pour lui d'approcher le plus possible de Constantinople et des Indes, et de réaliser les visées de l'article IX. M. de Gortschakoff dénonce le traité de Paris qui garantit la neutralité de la mer Noire.

Le peuple russe, aux yeux duquel on fait miroiter le dôme fascinateur de Sainte-Sophie, ne rêve plus que Stamboul et la Corne d'Or. Il oublie les malheurs de la France.

Du même coup l'Angleterre s'émeut. Elle secoue son égoïsme pour ne plus voir que la route des Indes menacée, que la royauté de la Méditerranée compromise. Toute sa sollicitude se reporte sur l'empire turc, sur l'homme malade qu'elle ne veut pas laisser mourir. Ses orateurs de meetings, qui criaient déjà contre l'ambition de la Prusse, n'ont qu'une voix pour amener la nation contre la Russie, qui veut prendre Constantinople. On ne se souvient de la France que pour se rappeler que, la guerre éclatant, on ne l'aura plus à son côté.

Une velléité de sympathie pouvait prendre encore notre *bon alié* d'outre-Manche et l'amener à intervenir d'une manière assez significative pour rendre nos mouvements libres dans une nouvelle question d'Orient; vite on suscite un second embarras européen, et la Prusse à son tour dénonce le traité qui rend les grandes puissances solidaires de la neutralité du Luxembourg. De l'Autriche et de l'Italie, on n'a pas à s'en occuper. L'une se trouve trop directement exposée aux coups de la Russie et de la Prusse associées, l'autre est désormais un satellite trop docile.

M. de Bismark a atteint son but, en distrayant l'attention des peuples de l'Europe des angoisses de la République Française. La Prusse veut pouvoir digérer sa proie en toute tranquillité. Elle ne veut pas que les autres puissances viennent la déranger dans son œuvre d'extermination. Elle a rêvé de rayer la France de la carte des nations, et elle redoute l'intervention des autres dans son travail de bourreau.

On n'aurait qu'à lui faire manquer son coup!

Le réveil de la question d'Orient, la dénonciation du traité de 1867 sur le Luxembourg, n'ont pas d'autre but que de donner un aliment plus intime aux préoccupations des nations russe, anglaise et hongroise.

De M. de Bismark ou de M. de Gortschakoff, il s'agit de savoir lequel sera la dupe de l'autre.

Le grand chancelier prussien peut le deviner bien vite. Il n'a pour cela qu'à faire un de ces *calculs d'ingénieur* qu'il aime tant, calcul qui lui démontrera que la population russe double en cinquante ans et que le chiffre, en 1860, étant de 75 millions d'habitants, sera de 150 millions en 1910, ce qui permettra au tzar de lancer contre l'empire d'Allemagne quatre millions de soldats, en en gardant encore un million comme réserve en Russie.

Serait-ce par hasard la Russie qui, dans quarante ans d'ici, serait chargée de rendre à l'Allemagne les horreurs de l'invasion que celle-ci fait subir à la France?

A cette époque, l'Allemagne aura peut-être un plus grand mal à se délivrer de la Russie que nous n'en avons à nous débarrasser d'elle en ce moment.

Il n'en est pas moins curieux, dans toute cette politique d'expédients, de voir deux puissances essentiellement monarchiques inaugurer en Europe une situation révolutionnaire, appliquer dans toute son effronterie la fameuse maxime du chancelier prussien : *la force prime le droit*.

La France républicaine, qui rêve le règne du droit et qui combat pour lui, n'a qu'à laisser se déshonorer ces élus du droit divin qui cherchent l'un et l'autre à reconstruire l'empire d'Attila.

A l'Europe de voir s'il lui plaît de se faire la proie de ces deux ogres coalisés, la Prusse et la Russie.

Les batailles sous Paris. — Opérations du 21 décembre.

— Le Bourget. — Les marins enlèvent la Suiferie. — Depuis nos combats du 2 décembre à Villiers et à Champigny, les opérations offensives du siège étaient suspendues. Paris se morfondait dans son impatiente inaction, mais ne se départissait pas de

ce calme qui fait sa force, de cette confiance qu'il accorde pleine et entière à ceux qui ont assumé l'écrasante mais glorieuse responsabilité de sauver la France.

Dès le 20 décembre, bien des indices annonçaient une action prochaine. Le général Trochu quittait son quartier général du Louvre pour diriger lui-même les opérations conçues sur une plus vaste échelle que la dernière fois.

Dans la nuit, cent huit bataillons de marche de la garde nationale avaient franchi les ponts-levis pour renforcer l'armée et la mobile.

Le mercredi matin, à l'aube, le canon grondait avec violence du Mont-Valérien jusqu'à Vincennes et Nogent. L'attaque se développait de l'ouest au nord et à l'est de nos positions.

L'amiral de La Roncière Le Noury était chargé d'enlever le Bourget, ce nid à bombes que les Prussiens avaient occupé après notre échec du 28 octobre. Il dirigeait les opérations de la redoute de la Courneuve.

A sept heures un quart, le fort d'Aubervilliers donnait le signal.

Concurremment avec une batterie de fort calibre établie à la bifurcation de la route de Lille et du chemin de la Courneuve, et avec le soutien des batteries du fort de Romainville, il canonait le Bourget. Des batteries de campagne, deux locomotives blindées, des mortiers dont les projectiles pèsent 75 kilos battent en brèche le fameux mur blanc qui entoure le parc et derrière lequel l'ennemi s'est fortifié d'une manière formidable.

L'attaque de l'infanterie commence. Les marins de la garnison de Saint-Denis et le 138<sup>e</sup> de ligne se lancent au pas de course tout en abondant de flanc et de front les positions prussiennes situées à l'entrée du village. L'avant-poste ennemi est enlevé en un clin d'œil.

Il fallut attaquer les premières maisons du village, et la lutte là devint terrible, une lutte corps à corps. Les marins abordaient les Prussiens à la hache, comme sur le pont d'un navire ennemi. Intrépides, ils portaient leurs chassepots en bandoulière et couraient sus au Prussien, brandissant leur arme de prédilection. Leur attaque fut une irruption devant laquelle les plus solides soldats de la garde prussienne reculèrent épouvantés. Ces braves enfants de la mer frappaient d'estoc et de taille, abattant ici un membre, là fendant une tête.

Il fallait conquérir les maisons une à une, sous les feux tirés des caves et des fenêtres, sous une grêle de projectiles. Les marins marchaient toujours de l'avant, laissant à chaque pas un des leurs, mais vengeant largement ceux qui tombaient sous les balles prussiennes.

A la Suiferie, le combat prend des proportions homériques. Dans la cour, dans les ateliers, dans l'économat, effondrés et jonchés de débris, on se battait avec rage. Pressés par la phalange de loups de mer, les Prussiens se réfugièrent dans le seul corps de bâtiment resté encore en bon état. Les marins les suivent la hache haute. Ils en font un horrible abatis. Ils les poursuivent derrière la grande porte extérieure, que l'ennemi avait eu soin de barricader. Là, les Prussiens, épouvantés d'un courage si étonnant, terrifiés par les coups que frappent autour d'eux nos vaillants soldats de marine, les Prussiens se jettent à genoux et demandent grâce. Devant un ennemi désarmé et suppliant, les marins, qu'une lutte si acharnée ne peut fatiguer, laissent cependant retomber leur terrible hache, et se contentent de faire prisonniers ceux qui implorent leur clémence.

Après l'attaque de la Suiferie, les marins abordent avec le 138<sup>e</sup> de ligne le mur crénelé du parc qui termine le village, sur la gauche, de notre côté. Mais des meurtrières de ce mur pleuvent sur nos troupes, qui manœuvrent à découvert, une grêle de projectiles qui déciment nos soldats. La partie gauche du Bourget n'en était pas moins enlevée.

Leur intrépide ténacité avait coûté cher à nos marins. Sur 600 soldats, 270 étaient tombés sous les balles allemandes. Les lieutenants de vaisseau Laborde et Bouisset, l'enseigne Duquesne, descendant de l'illustre homme de mer que son rival Ruyter appelait le *grand Duquesne*, avaient été tués sur le coup. Les lieutenants Morand, Pelletreau, Patin,

les enseignes Wits et Caillard étaient très-gravement atteints. Malgré ses blessures, ce dernier, l'enseigne Caillard, n'en a pas moins ramené, sans vouloir jamais le lâcher, un officier prussien qu'il avait fait dans le combat.

Pendant que nos marins se conduisaient si fièrement et tombaient si noblement pour le salut de la France dans la partie nord du Bourget, une attaque, vigoureusement menée par le général Lavoignet, avait lieu, à droite, dans la partie sud-ouest. Une première colonne, composée de francs-tireurs précédemment campés au plateau d'Avron, et d'un détachement de diverses compagnies de la ligne et de la mobile, prenait la route de Drancy et débouchait sur le Bourget au pas de course. La fusillade s'engagea vive et serrée; les Prussiens, abrités derrière leurs ouvrages, tiraient dru sur les nôtres, qui durent se coucher à terre et riposter par des feux de tirailleurs. Pendant trois heures on se disputa le terrain pied à pied. La nuit vint, et il fallut songer à la retraite, laissant à l'ennemi ses fortes barricades et ses murs crénelés.

On s'était battu au Bourget; mais on ne l'avait pas pris. C'était un nouvel échec, et au même endroit.

Décidément ce village, dont la possession, on l'avouait à la fin d'octobre, n'avait aucune importance pour la défense, ne nous porte pas bonheur. Qu'on le rase et qu'on n'en parle plus.

La besogne d'ailleurs est à moitié faite. La partie sud, que regardent directement nos forts, composée de villas et de fabriques, est complètement détruite. Les maisons sont transformées par nos boulets et nos obus en véritables écumoirs; les toits sont défoncés, les étages supérieurs effondrés, quelques pans de murs inférieurs sont encore debout au milieu des décombres sous lesquels couve encore l'incendie. L'église n'a pas beaucoup souffert: on n'aperçoit dans le mur qu'une large brèche faite par un boulet; la toiture est intacte.

La partie supérieure du village, celle où l'on arrive après avoir franchi la barrière où nos marins ont si vaillamment combattu et où tant d'entre eux sont tombés, et au pied de laquelle se voient, sur la terre durcie par la gelée, de larges flaques de sang, cette partie, complètement dominée par le Blanc-Mesnil, a été peu atteinte par la canonnade; à peine une façade criblée par les projectiles d'une mitrailleuse et un toit défoncé par les obus.

Dans le parc, on remarque de gros arbres dont le tronc est creusé et où se blottissaient les sentinelles. Au milieu d'un bouquet d'acacias effeuillés on distingue des rangées de croix noires. Là reposent nos défenseurs tués dans les différents combats livrés autour et dans le Bourget. Les terrains qui entourent l'église présentent le même aspect funèbre.

La grande rue, formée par la route de Lille qui traverse le village, est tout encombrée de poutres calcinées, de volets brisés, de meubles éparpillés, de briques et de moellons. Pas âme qui vive ne se laisse voir dans le village; on dirait un désert.

Mais il ne faudrait pas se fier à cette solitude, car les Prussiens sont comme les hiboux: ils craignent le grand jour, et il n'est pas impossible qu'il en reste encore quelques-uns dans les caves, machinant quelque surprise souterraine et ténébreuse. On n'aurait qu'à marcher sur une torpille ou une mine.

Aujourd'hui, on s'est décidé à faire le siège en règle du Bourget. On creuse des tranchées qui doivent nous amener à couvert jusqu'à cette position, et c'est d'une de ces tranchées que notre dessinateur a pris la vue du Bourget que reproduit notre gravure.

*Les ambulances au Bourget dans la journée du 21 décembre. — Le frère Néthelme. — Cheval dépecé sur place. — On sait quels dévoués services rendent, les jours de bataille, les ambulances parisiennes. Leur intelligente organisation, la rapidité de leurs mouvements leur permettent de se porter vivement sur le lieu de l'action et de distribuer au plus grand nombre la multiplicité des secours qu'exigent nos pauvres soldats frappés par l'ennemi.*

Depuis les batailles de Villiers et de Champigny, où elles ont fait preuve d'une charité si patriotique,

les ambulances de la Presse ont obtenu, pour le remisage de leur important matériel, une partie du pavillon neuf des Tuileries.

Le 21 décembre, à cinq heures du matin, la cour intérieure du palais était remplie des voitures des ambulances, parmi lesquelles on distinguait les immenses fourgons des magasins du Louvre, les omnibus des compagnies d'Orléans et de Lyon-Méditerranée, les voitures matelassées de Binder, et un grand nombre de coupés affectés au service particulier des médecins. Les frères des écoles chrétiennes mêlaient leur sombre costume noir à celui du personnel des ambulances.

Tout s'organisait pour le départ.

Vers sept heures, il fait à peine jour, le lugubre cortège se met en marche pour aller là où l'appelle déjà le bruit du canon. Les clairons et les tambours des bataillons de marche de la garde nationale sonnent et battent la marche, se dirigeant avec leurs innombrables compagnies aux portes de la ville. Dans toutes les rues, sur toutes les places, le long des boulevards, des soldats; partout des bataillons le sac au dos et marchant d'un pas décidé. Les voitures d'ambulances, au-devant desquelles flottent les drapeaux de la convention de Genève, se frayent un passage à travers cette armée dont le patriotisme ne saurait être impressionné par la vue de ces apprêts qui ne surprennent que les plus timides.

Sorties par la porte de la Villette, les ambulances de la presse viennent se ranger dans un grand champ en jachère, situé le long du canal de l'Ourcq, ayant devant elles la grande route qui conduit droit au Bourget. Là elles se joignent aux ambulances municipales, qui inauguraient ce jour-là un nouveau service de brancardiers recrutés parmi les gardes nationaux non armés et parmi les instituteurs, les uns et les autres revêtus d'un costume complet en toile grise, avec guêtres de même couleur.

Les forts d'Aubervilliers et de Romainville envoyaient leurs projectiles sur le Bourget, et boulets et obus passaient au-dessus des ambulances. Quand la canonnade des forts suspendit son feu pour laisser l'infanterie attaquer de front et de flanc le village, les voitures des ambulances s'avancèrent sur le théâtre sanglant, les unes se dirigeant vers le Bourget, les autres prenant à droite.

Au Bourget, les ambulances recueillirent bien des marins tombés sous les balles prussiennes, la main crispée tenant encore cette terrible hache qui avait fait de si terribles entailles.

C'est en donnant ses soins à un soldat blessé que le frère de la doctrine chrétienne Néthelme a été mortellement blessé par une balle qui lui a traversé la poitrine.

Rapporté à Paris, dans l'établissement de la rue de Vaugirard, le frère Néthelme succombait après deux jours d'horribles souffrances.

Le corps de cette victime de la brutalité et de la mauvaise foi prussiennes a été exposé tout un jour dans une chapelle ardente.

Sur le cercueil étaient étendus sa robe de bure et le brassard à croix rouge qui aurait dû le protéger.

A ses obsèques, qui ont été célébrées à l'église Saint-Sulpice, chacun des services des ambulances a tenu à honneur d'être représenté et a envoyé une députation.

M<sup>rs</sup> Bauër, MM. Ricord, Demarquay et Armand Gouzin, membres des ambulances de la Presse; MM. Flavigny, Serrurier et de Béthizy, membres de la Société internationale faisaient partie du cortège funèbre qui accompagnait à sa dernière demeure ce dévoué et obscur collaborateur de notre grande œuvre hospitalière.

Le général Trochu, le général Ducrot et le vice-amiral La Roncière le Noury s'étaient fait représenter à cette triste cérémonie, chacun par un aide de camp.

M. Jules Ferry, maire de Paris, avait chargé M. Léon Bequet de le remplacer et de représenter la municipalité. M. Hérissou, maire du VI<sup>e</sup> arrondissement, assistait, ainsi que son adjoint, M. Lauth, à cette cérémonie simple et patriotique.

Le deuil était conduit par le frère Philippe, supérieur de l'Institut des frères de la doctrine chrétienne.



GARDE NATIONALE. — Les bataillons sédentaires conduisant les bataillons de guerre dans la nuit du 29 décembre. — (Dessin de M. G. Janet.)

*G. Janet*



GAUDETTE  
A. DAUDET AU BOURGET

APRÈS LA BATAILLE DE BOURGET. — L'infanterie de marine s'empare de la Suifferie, en avant du Bourget, et fait cent prisonniers. — (D'après les croquis de M. Darjou.)

GARDE NATIONALE. — LES DÉTAILS SONT EXTRAITS DE LA GAZETTE OFFICIELLE.

Tous ces Français étaient venus là, auprès de cet humble cercueil, attester une fois de plus cette fraternité qui, en ce moment suprême, doit rallier les uns aux autres tous les enfants de la patrie envahie.

Le frère Néthelme n'a pas été le seul que son caractère d'hospitalier et les insignes de la convention de Genève n'ont pu faire respecter des Prussiens. L'abbé Blanc, aumônier des ambulances, a été tué. Deux autres frères de la doctrine chrétienne ont été blessés.

Voilà comment les Allemands respectent les conventions internationales!

Non loin du mur crénelé du parc du Bourget, au pied duquel sont tombés tant de nos braves soldats, et qui jusqu'à présent a défilé nos efforts, se dresse une grande maison isolée et un peu endommagée par nos obus. Sur la façade de cette demi-ruine on peut encore lire l'inscription suivante :

*On loge moutons et bœufs.*

Cruelle ironie! mais ironie que savent braver nos soldats, qui ont établi là un poste important.

Il n'y a plus de moutons, il n'y a plus de bœufs dans ces étables ravagées; eh bien! on remplacera les ruminants absents par ce cheval que la mitraille de ce matin a abattu. Faute de grives, il faut savoir manger des merles, et ce n'est pas avec plus de *brio* qu'un garçon boucher dépècerait le premier des bœufs gras. Il fallait voir nos troupiers dépouiller, tailler en deux temps trois mouvements le coursier qu'ils avaient ramassé sur le champ de bataille.

Un cheval tout entier et par le temps qui court! quelle aubaine! que de bonnes grillades! quelle savoureuse soupe! quelles monstrueuses entre-côtes on a dévorées ce jour-là avec un appétit excité par les ardeurs de la lutte et le froid piquant qu'il fait! Comme on sera réconforté pour passer moins malheureusement la nuit et pour recommencer au besoin de taper sur les Prussiens!

En ont-ils seulement autant à se mettre sous la dent, ces mangeurs de choucroute?

Ce ne sont pas nos soldats qui leur donneraient jamais leur part de ce délicieux cheval. Et ils ne viendront pas la prendre. On saurait trop bien défendre son déjeuner.

*Le fort de Nogent et le plateau d'Avron protègent la prise de la Maison-Blanche. — La Ville-Évrard. —* L'attaque du Bourget n'est qu'un épisode de la bataille du 21 décembre. Le champ de bataille, dont le centre se trouvait au fort d'Aubervilliers, où le général Trochu avait établi son quartier général, s'étendait de Saint-Denis à la Marne, s'appuyant à droite sur notre nouvelle position d'Avron; à gauche, sur le camp retranché défendu par les forts de la Briche, de la Double-Couronne et de l'Est.

Notre armée, étagée sur les pentes du coteau de Romainville, se développait en éventail, en prenant pour point d'attache le fort d'Aubervilliers et étendant ses branches sur la route de Calais, sur la route de Lille, et sur celle de Metz.

La demi-circonférence de l'éventail était formée par les hauteurs de la butte Pinson, de Bonneuil, de Villepinte et de la forêt de Bondy. Toutes ces hauteurs étaient occupées par les Prussiens.

Le village de Drancy était fortement occupé par nous dès la veille; de fortes batteries y avaient été établies.

Deux locomotives blindées arrivées par la voie du chemin de fer de Strasbourg devaient soutenir du feu de leurs deux pièces notre infanterie.

Notre attaque, sans résultat immédiat sur le Bourget, et celle, aussi infructueuse, sur Stains, dont nos marins, après avoir emporté avec vigueur les bas quartiers, furent obligés de se retirer, ramena le fort de nos troupes entre la route de Lille et celle des Petits-Ponts et celle de Bondy.

Nos tirailleurs se déployaient dans la plaine, pendant qu'une terrible canonnade empêchait les Prussiens de se porter en avant et d'inquiéter nos mouvements.

Les Allemands répondaient en envoyant des obus sur Drancy; et ce combat d'artillerie, acharné et continu dura trois heures.

Pendant cette action, l'infanterie, rangée par régiments, restait l'arme au pied, en arrière de Drancy, entre le Bourget et Bondy.

Les attaques sur le Bourget et Stains n'ayant pas réussi du premier coup, les troupes ne purent être engagées de ce côté. L'engagement s'est borné à quelques légères tirailades.

Nos batteries de Bondy, di-posées en équerre de chaque côté et à la droite du pont du canal, maintenaient l'ennemi dans ses bois et ses ouvrages.

A trois heures et demie, la canonnade cessait sur toute la ligne et nos soldats se disposaient à camper sur le terrain occupé par eux.

Sur notre droite, notre redoutable artillerie, installée sur le plateau d'Avron, de concert avec celle du fort de Nogent, ouvrait un feu très-vif contre les batteries prussiennes établies pour barrer le chemin au corps d'armée qui aurait fait mine de marcher sur Chelles. Il y avait là vingt pièces disposées derrière le talus du chemin de fer, depuis le versant d'Avron jusqu'aux marais de Chelles.

Cette formidable batterie a été démontée en très-peu de temps et pièce par pièce. Nos canons de 7 se chargeant par la culasse et nos pièces de marine n'en ont pas laissé une seule sur son affût.

C'est alors que, sous les ordres du général Vinoy, les généraux Malroy et Blaise ont occupé Neuilly-sur-Marne, la Ville-Évrard et la Maison-Blanche, positions qui tiennent le passage de la Marne et dominant Gournay.

Les murs de la Ville-Évrard (un établissement de santé) et ceux de la Maison-Blanche, située aux environs de Gagny, étaient crénelés et furent défendus, mais ici la résistance ne fut pas aussi insurmontable qu'au Bourget. Les moyens de défense des Saxons, auxquels avait affaire le corps du général Vinoy, n'étaient pas en aussi bon état que ceux exécutés par les Prussiens sur d'autres points, tels qu'au Bourget et à Stains.

Heureusement pour nous que la batterie prussienne, disposée à mi-côte d'une des collines qui dominant la vallée de la Marne sur la gauche de la Maison-Blanche, entre Gagny et Chelles, n'était pas armée. Elle ne présentait que douze embrasures vierges de leurs canons.

A la Ville-Évrard, nous avons failli faire une importante capture. Sans la précipitation d'un mobile, qui a dénoncé par un coup de fusil intempestif l'arrivée des Français, nous prenions au gîte le prince de Saxe et son état-major. Ces messieurs étaient à déjeuner dans le plus beau salon au moment de l'attaque. Ils étaient arrivés au dessert, lorsqu'un coup de feu leur fit dresser l'oreille. Mettant le nez à la fenêtre, ils voient arriver nos soldats, qui manœuvrent pour cerner la villa. Personne ne pensa à se défendre, même avec les fourchettes. Un sauve-qui-peut général fut immédiatement organisé, et prince de Saxe et laquais s'enfuirent par la première issue venue. La desserte resta sur la table avec l'argenterie. Nos mobiles, qui avaient fait buisson creux, se consolèrent de la mésaventure en humant le café allemand et en recueillant la vaisselle plate.

C'est dommage. Il nous aurait été si agréable de donner l'hospitalité au fils du roi de Saxe, ce potentat auquel, en 1866, nous avons épargné la dernière humiliation après la bataille de Sadowa!

Après la prise de la Ville-Évrard, nous avons commis une nouvelle imprudence: nous n'avons pas visité les caves. Cela fait honneur à notre tempérance, mais ne prouve pas en faveur de notre esprit de prévoyance.

Quelques Saxons, qui s'étaient réfugiés dans ces sous-sols, en sortirent à un moment donné, et surprirent nos soldats trop imprudents. Le général Blaise, qui était arrivé au moment où ces Allemands sortaient de dessous terre, fut tué à bout portant; quelques hommes avec lui tombèrent sous les balles prussiennes; mais on fit payer cher à ces agresseurs inattendus leur irruption. Plusieurs Saxons restèrent sur le carreau. Les autres furent faits prisonniers.

Les opérations militaires du 21 décembre ont dû être suspendues à cause des rigueurs de la température, qui est tombée jusqu'à 10 ou 12 degrés au-dessous de zéro. Plusieurs cas de congélation étant survenus, le gouvernement a fait rentrer les trou-

pes dans Paris, tout en conservant dans nos positions conquises les forces nécessaires à leur défense.

Nous attendons des temps plus propices à l'attaque, sans nous émouvoir du bombardement que les Prussiens tentent sur nos forts de Noisy, de Rosny, de Nogent et sur nos positions d'Avron.

MAXIME VAUVERT.

## SCÈNES DE LA VIE DE SIÈGE

BRIMBORION

Brimborion! Bellevue!

De si jolis noms!

Et derrière ces jolis noms de si affreuses choses! La mitraille embusquée derrière ces charmilles! Des tranchées, des casemates, à la place des bosquets et des labyrinthes! Toute cette coquette disparaissant devant toute cette dévastation!

Du Brimborion d'autrefois ou du Brimborion d'aujourd'hui, on ne sait lequel des deux appartient le plus au rêve. L'un et l'autre sont également invraisemblables.

C'est la marquise de Pompadour, l'heureuse grisette chantée par Voltaire, qui a créé Brimborion et Bellevue; — la marquise de Pompadour, à qui nous devons la guerre de Sept-Ans, c'est-à-dire nos premières défaites en Prusse. Il y a des fatalités.

Les voilà maintenant chez elle, ces Prussiens si gauchement et si imprudemment attaqués par elle; les voilà installés dans ses appartements fastueux, dans son salon, dans son boudoir, dans sa chambre à coucher; ils font sécher leurs bottes sur ces mêmes chenets dorés qui ont vu ses mules mignonnes se jouer devant la flamme rose et claire. — Vous n'aviez point prévu cela, belle marquise, n'est-ce pas?

Je ne me rappelle plus combien M<sup>me</sup> de Pompadour avait payé ces deux terres merveilleuses; je sais seulement qu'elle jeta deux millions et demi rien que dans la décoration de Bellevue. Elle trouva moyen d'étonner Louis XV, que rien n'étonnait plus, ou plutôt que rien n'avait jamais étonné. Un jour, entre autres, un jour d'hiver, elle lui fit admirer tout un parterre composé de fleurs les plus éclatantes et les plus odorantes.

— Quel prodige! s'écria le roi; c'est à peine si j'en crois mes yeux.

Et il se pencha galamment pour cueillir une rose et l'offrir à la céleste marquise.

Mais aussitôt il recula de surprise: les doigts royaux venaient de toucher des fleurs en porcelaine de Sèvres parfumée.

L'inauguration de ce féerique domaine avait eu lieu en présence de la cour par un ballet intitulé: *la Montagne en mal d'enfant*. On y voyait la montagne de Bellevue accoucher du château et du parc, et une voiture verser en pleine scène une corbeille de femmes, — les danseuses du corps de ballet.

Telles sont quelques-unes des légendes éblouissantes que les sentinelles prussiennes de Bellevue peuvent se raconter pendant les nuits glaciales.

Brimborion est situé au-dessous de Bellevue; ce n'en est pas moins une importante position, nous l'avions compris avant l'ennemi; le temps seul nous a manqué pour nous y fortifier. Il ne nous reste plus aujourd'hui qu'à diriger nos projectiles de destruction. Pendant quelque temps, ces belles terrasses, ces élégantes rampes de verdure ne verront plus fleurir autour d'elles que la fleur de l'obus, qui s'entr'ouvre en semant la mort!

LE CAFÉ DE MADRID

M. et M<sup>me</sup> Rubéfix junior, deux époux retirés du commerce des mitaines en gros, vivaient depuis trois ans dans un castel gothique de l'île Saint-Ouen, qu'ils avaient fait construire sur un modèle de pâtisserie entrevu aux vitrines de Julien.

Chassés par les Prussiens de leur pièce montée, M. et M<sup>me</sup> Rubéfix étaient venus se fixer à Paris dans un hôtel meublé. Les premiers mois de leurs loisirs forcés furent employés par eux à visiter de fond en omble leur ville naale, qu'ils ne connaissaient pas, — comme de raison.

Une après-midi, après une assez longue excursion, ils se trouvèrent sur le boulevard Montmartre, harassés de fatigue.

— Si nous entrions dans un café? dit M<sup>me</sup> Rubéfix; j'en en peux plus; mes bottines me font un mal.

— Je pousserais bien, moi, jusqu'à notre hôtel, répliqua le mari; mais comme tu voudras.

— Et puis, j'ai une soif dévorante.

— Ma soif à moi est très-modérée, dit M. Rubéfix junior; mais comme tu voudras.

Le temps étant beau pour la saison (c'était dans les premiers jours du mois de décembre, qui depuis...), les deux époux s'assirent devant le café de Madrid, à une petite table ronde, d'où ils avaient la vue des autres cafés d'en face, — ce qui passe à Paris pour un très-beau coup d'œil, — et ils demandèrent un verre d'eau sucrée.

— Un seul? fit le garçon.

— Un seul, dit M. Rubéfix d'une voix ferme.

Et se penchant vers sa femme :

— Tu me laisseras y tremper les lèvres seulement, ajouta-t-il.

Lorsque M. Rubéfix junior eut trempé ses lèvres dans le verre d'eau sucrée qu'on avait apporté à sa femme, il se frappa le front en s'écriant :

— Eh mais! nous ne sommes qu'à deux pas de la rue Saint-Fiacre, où demeure notre ami Cossard. Nous ne pouvons pas nous dispenser d'aller le voir.

— Monter encore quatre étages! murmura M<sup>me</sup> Rubéfix; je suis trop harassée.

— Nous lui devons une visite, Amélie.

— Eh bien! vas-y tout seul; je t'attendrai ici.

— Au fait, c'est l'affaire d'un coup de pied, dit M. Rubéfix; je pars et je reviens. Je t'excuserai auprès de Cossard en disant que tu as aujourd'hui ta névralgie.

— C'est cela.

— Mais...

— Quoi?

— N'y a-t-il pas quelque imprudence à te laisser ainsi seule, exposée en plein boulevard?

— Flatteur! minauda M<sup>me</sup> Rubéfix; sois tranquille, je sais me faire respecter. Et puis, je ne t'accorde pas plus d'un quart d'heure.

M. Rubéfix junior s'était levé et avait pris son chapeau.

— Demande les journaux pour te distraire, dit-il à sa femme.

M<sup>me</sup> Rubéfix junior était demeurée seule assise devant le café de Madrid.

C'était une femme d'une attrayante maturité, et dont les petits yeux enfoncés dans la graisse pétillaient de tout le feu de la curiosité.

Une chose attirait le regard dans son ajustement, fort décent d'ailleurs : c'était une demi-douzaine de plumes aux couleurs diverses et éclatantes, disposées dans sa coiffure et dont la véritable place aurait été sur le corps des oiseaux du Nouveau-Monde ou sur le diadème d'un Inca.

Ces plumes finirent par être aperçues du maître de café, qui allait et venait en habit noir et la serviette sous le bras. Il adressa avec vivacité quelques mots à l'un de ses garçons, lequel se dirigea aussitôt vers M<sup>me</sup> Rubéfix, qui, au lieu de se distraire en lisant les journaux, regardait passer le monde sur le boulevard.

— C'est soixante centimes, madame, lui dit le garçon en se plantant devant elle.

M<sup>me</sup> Rubéfix rougit légèrement; mais croyant à un nouvel usage, elle s'empressa de tirer son porte-monnaie et de payer.

Le garçon emporta le plateau et son contenu.

Elle resta donc assez décontenancée devant une table vide, tournant la tête du côté de la rue Saint-Fiacre, et dans ce mouvement agitant les plumes de son chapeau.

Au bout de quelques minutes, le maître de l'établissement, qui paraissait être un personnage très-nerveux, se décida à venir lui parler.

— Madame, lui dit-il, vous ignorez sans doute le nouveau règlement?

— Quel règlement, monsieur? demanda M<sup>me</sup> Rubéfix troublée.

— Il nous est défendu... à notre grand regret... de recevoir toute dame seule.

— Mais je ne suis pas seule! s'écria-t-elle; j'attends mon mari.

— Oh! oh! fit d'un air incrédule le maître du café de Madrid.

(Bouvet, je vous reconnais bien là!)

Et son regard, toujours agacé par les plumes de M<sup>me</sup> Rubéfix, semblait dire : « Nous connaissons ce subterfuge-là. »

— Mon mari va venir tout à l'heure, continua-t-elle; il était là il n'y a qu'un instant....

— On n'a pourtant reçu qu'une seule consommation.

La confusion de M<sup>me</sup> Rubéfix était au comble; elle crut remarquer que ses voisins la regardaient avec une attention railleuse.

— Voyons, madame, reprit le maître du café avec une insultante douceur, vous me mettez en état de contravention...

Indignée, M<sup>me</sup> Rubéfix se levait.

Tout à coup, elle aperçut sur le trottoir un homme qui venait à sa rencontre, d'un pas tranquille, le visage jovial.

C'était M. Rubéfix junior.

Elle lui saisit le bras et l'entraîna rapidement.

— Sais-tu, lui dit-elle avant qu'il fût revenu de sa surprise, sais-tu pour qui l'on vient de me prendre?...

Elle lui glissa le reste dans l'oreille.

M. Rubéfix junior eut un étrange haut-le-corps, et il regarda sa femme pendant quelque temps avec un intérêt marqué. Mais, réprimant ce mouvement indéfinissable, il se retourna vers le maître du café, comme pour le foudroyer de sa colère.

Celui-ci, toujours majestueux et la serviette toujours sous le bras, se contenta de lever les épaules et de murmurer dédaigneusement :

— Encore un compère!

Tandis que, derrière lui, les garçons laissaient entre leurs dents s'échapper ces paroles :

— Bouches inutiles!

#### IL Y A UN AN

Le boulevard des Italiens est plein de lumière, de bruit, de foule.

Il est minuit.

Une voiture s'arrête devant la porte « intime » de la Maison-d'Or, dans la rue Laffitte. Une jeune femme encapuchonnée et un homme boutonné jusqu'au menton descendent de cette voiture. — Bosco s'empresse de leur ouvrir. Rosalie la bouquetière les bombarde de ses fleurs.

Ils passent rapidement; ils montent ensemble cet escalier fameux où tant d'illustrations ont trébuché et où le duc de Hamilton s'est cassé la tête, — escalier moelleux qui absorbe le bruit des pas et étouffe le craquement des bottines.

Prévenu par le timbre de l'avertisseur, un grave intendant en habit noir, Joseph, se présente à leur rencontre et les guide, en les précédant à travers un corridor percé de nombreuses cellules, comme un couvent ou comme un établissement de bains.

Ce sont les cabinets particuliers.

Joseph ouvre la porte de l'un d'eux et se retire, faisant place à un garçon qui s'empresse de mettre le couvert. Ce garçon commence invariablement par ces paroles :

— Monsieur et madame prendront-ils des huîtres?

— Certainement.

— Des marennas? des ostendes? des impériales?

Le monsieur se tourne vers la dame pour la consulter.

— Oh! mon Dieu! cela m'est égal, répond celle-ci, occupée à arranger ses cheveux devant la glace.

— Alors, des ostendes, dit le monsieur.

— Deux douzaines? fait le garçon.

— Deux, oui.

— Et après cela, comme potage, une bisque d'écrevisses?

— Une bisque... Ah! oui, dit le monsieur.

— Non, non! interrompt la dame; un consommé.

— Aux œufs pochés? demande le garçon.

— Aux œufs pochés, approuve le monsieur. Qu'avez-vous ensuite?

— Tout ce que monsieur désire : filet froid ou chaud, pâté de foie gras, terrines de Nérac, langouste...

— Foie gras, murmure la dame.

— Pour deux?

— Pour deux, affirme le monsieur.

— Très-bien, réplique le garçon; nous disons deux ostendes, un consommé aux œufs, deux foies gras... Et puis? Voulez-vous un joli perdreau truffé?

— Oui, dit le monsieur.

— Oh! objecte la dame.

— Mais si! mais si! continue le monsieur; un perdreau truffé... pas trop avancé, garçon.

— Soyez tranquille, monsieur; j'irai moi-même le recommander au chef... Nous avons d'excellentes écrevisses à la bordelaise, des écrevisses de la Meuse, arrivées ce matin.

— Ah! oui, s'écrie la dame, des écrevisses à la bordelaise.

— Avec un petit parfait, ajoute le garçon.

— Au café, dit la dame.

— Au café! c'est cela. Et puis... vous verrez après, termine le garçon. — A présent, quel vin?

— Ah! oui, le vin, répète le monsieur en feuilletant la carte imprimée.

— Écoutez, je vais vous envoyer le sommelier.

Et sur cette habile suspension, le garçon effectue une triomphante sortie.

Seule avec le monsieur, la dame lui dit :

— Roger! Roger! ne me faites pas repentir d'être venue ici avec vous!

#### NOUVELLES DU BARON BRISSE

Il erre dans les rues de Paris, tristement, la tête baissée. — En ces derniers temps il habitait à Châtillon une jolie maison où il aimait à recevoir ses amis et à leur donner à dîner, ne dédaignant pas de mettre lui-même la main « à la pâte » et de ceindre le glorieux tablier blanc du chef de cuisine. L'aimable homme! Alerté, rieur, enthousiaste, ventre démesuré, appétit en permanence! Le baron Brisse restera comme une des physionomies les plus curieuses de notre époque; il continuera la tradition du marquis de Cussy et de d'Aigrefeuille, — car ce n'est pas d'aujourd'hui ni même d'hier que la bonne chère a ses apôtres. « J'ai vu, dit Montaigne, un de ces artistes d'au delà des monts, qui avait servi le cardinal Caraffe : il me fit un discours de cette scène de gueule avec une gravité et une contenance magistrale, comme s'il eût parlé de quelque grand point de théologie; il me déchiffra les différences d'appétit, celui qu'on a à jeun et celui qu'on a après le second et tiers service; les moyens tantôt de lui plaire, tantôt de l'éveiller et piquer; la police des sauces, premièrement en général, et puis particulierisant les qualités des ingrédients et leurs effets; les différences des salades selon leur besoin, la façon de les orner et embellir pour les rendre encore plus plaisantes à la vue; ensuite il entra en matière pour l'ordre du service, plein de belles et importantes considérations, et tout cela enfilé de riches et magnifiques paroles, et de celles-là mêmes qu'on emploie à traiter du gouvernement d'un empire. »

On se souvient que le baron Brisse, à l'imitation de M. de Girardin, qui éditait autrefois une idée par jour, publia un menu par jour pendant longtemps. C'était à s'en lécher les doigts jusqu'aux coudes. Que dira le pauvre baron en lisant la carte suivante, empruntée à l'un de nos restaurants les plus accrédités?

Potages : au riz et à l'œignon.

Hors-d'œuvre : saucissons de bœuf, langue de cheval à l'écarlate.

Cheval à la mode, cheval braisé, cheval aux choux (tout un hippodrome!).

Terrine de rats de Norvège.

Filet d'âne au beurre d'anchois.

Côtelettes de mulet à la Soubise.

Gigot de chien.

Riz au chocolat, chocolat au riz, riz sous toutes les formes, etc., etc.

Je m'arrête, car je sens mon cœur prêt à défaillir. Tout cela est lamentable. — O petite maison de Châtillon, qu'êtes-vous devenue? Sans doute, vous avez été saccagée par les Prussiens. Ah! je conçois la tristesse de votre propriétaire!

« Fini de rire! » comme dit quelque part un des personnages de Gavarni.

CHARLES MONSELET.

LES MÉMOIRES

DE LA RÉPUBLIQUE

MORELLET

Morellet fut un abbé philosophe de la bonne école. C'est à lui qu'on doit la première traduction du grand ouvrage de Beccaria *les Délits et les Peines*. Économiste éclairé, il vulgarisa d'excellentes idées sur la liberté du commerce. La Révolution le surprit à l'âge de soixante-deux ans; mais il ne quitta point Paris, et fut assez heureux pour ne pas être victime des terroristes; il put même sauver les archives de l'Académie française, qui le comptait depuis 1787 parmi ses membres.

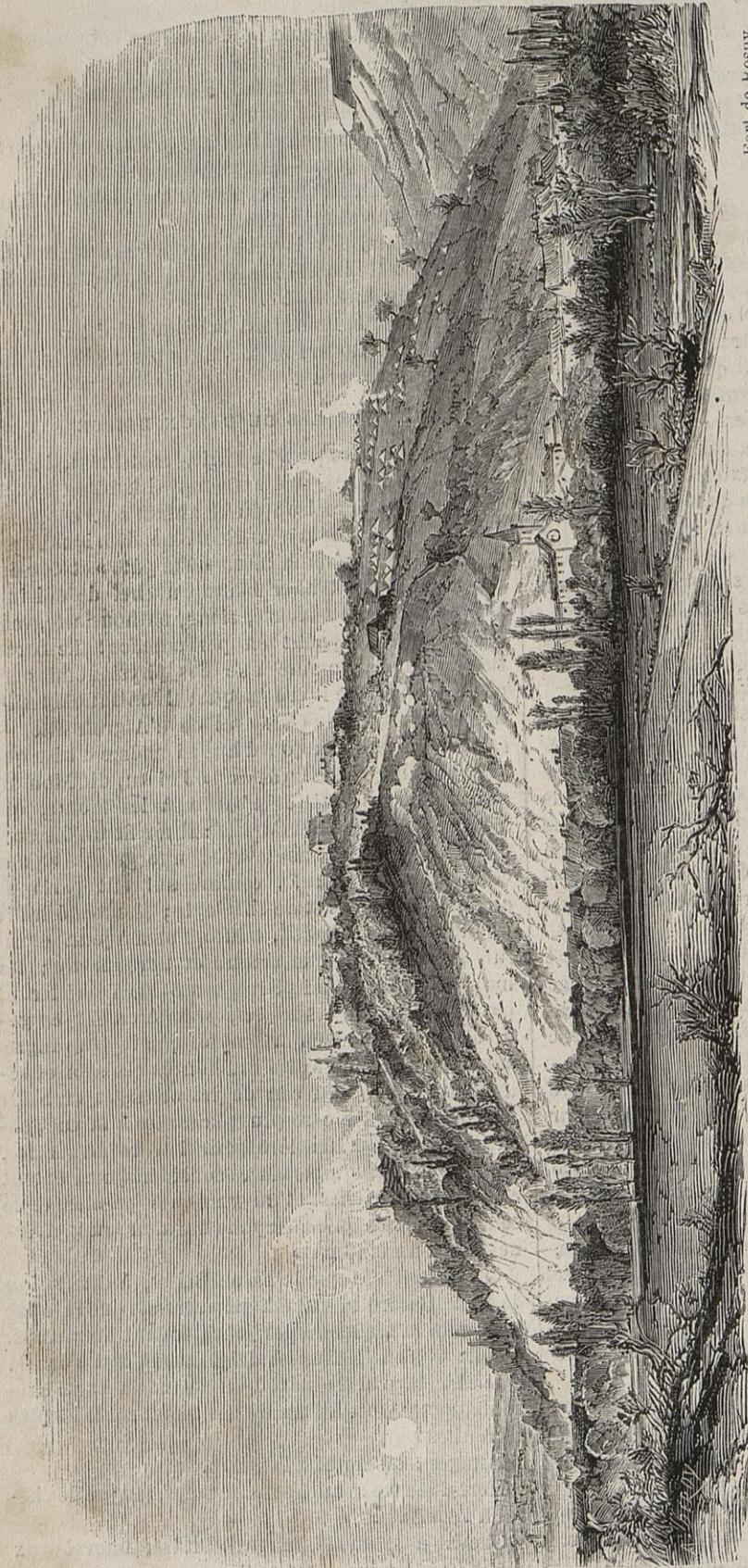
Dans ses quatre volumes de *Mélanges*, publiés en 1818, on ne trouve que deux fragments assez courts de souvenirs révolutionnaires; ils sont curieux. Le premier donne un tableau piquant, bien que

trop chargé, des séances nocturnes de la Commune de Paris. Le second est un touchant épisode des massacres de septembre: j'en reproduis la plus grande partie:

« Les crimes du mois de septembre ont fait couler des ruisseaux de sang pendant sept jours entiers, et fait entendre les cris de plus de cinq mille personnes égorgées sans jugement sous les yeux de la Commune et des représentants de la nation, qui devaient pérorer tous pour défendre des hommes que la loi n'avait pas condamnés.

« Mais, au milieu de ces crimes, on a vu éclater de belles actions, et se montrer de grandes vertus.

« Vers la fin du mois d'août, M. l'abbé G., cidevant grand vicaire de B., se trouvait à Paris, partageant les sentiments et les malheurs des prêtres qui n'ont pas voulu prêter le serment à la constitution civile du clergé.



Fort de Rosny.

Villennomblic.

Avron. Le côté nord du plateau d'Avron, bombardé par les Prussiens depuis le 27 décembre. — (D'après l'album de M. Peulot.)



Plateau de Montfermeil.

1. Gourmay. 2. Noisy. 3. Le Chesnay. 4. Nully-sur-Marne. 5. Charenton. 6. La Maison-Blanche. 7. Fort de Nogent. 8. Plateau d'Avron. 9. Positions françaises dans la journée du 21 décembre. — (Dessin de M. Sabatier, d'après l'album de M. Peulot.)

« Depuis la journée du 10 août, la Commune provisoire, composée d'abord seulement des députés de vingt-deux ou vingt-trois sections de Paris, dans des assemblées tenues sans formes et sans règles, s'était emparée de tout le pouvoir dans la capitale, et, ayant chassé de son autorité privée l'ancienne municipalité, avait conçu les projets atroces qui se sont exécutés depuis.

« Sur l'ordre de cette Commune usurpatrice, les barrières de Paris furent fermées avec une sévérité jusque-là inconnue; les villages et les municipalités, à de grandes distances, avertis d'arrêter et de ramener tout ce qui s'échapperait, exécutaient cet ordre avec la dernière rigueur. Ceux qui pouvaient



Le frère Nethelme, tué dans la journée du 21 décembre, en relevant un blessé.

être en butte aux poursuites, forcés de chercher des asiles hors de chez eux, ou confinés dans leurs propres maisons, furent arrêtés dans l'espace de quelques nuits.

« M. l'abbé G. était arrivé aux derniers jours du mois d'août sans avoir été arrêté, quoique poursuivi peut-être plus vivement qu'un autre à raison de ses liaisons avec beaucoup de nobles, d'évêques et d'ecclésiastiques restés à Paris. Enfin il fut pris au milieu de la nuit, dans un appartement vacant d'une maison qui lui appartenait, louée à un homme de ses amis alors absent, et fut mené à la section, et de là à la mairie, ci-devant l'hôtel du premier président.

« En comparaisant devant une



AFFAIRE DU BOURGET. — Bivouac de nos troupes dans la nuit du 21 au 22 décembre. — (Dessins d'après nature de M. Darjou.)

espèce de tribunal qui servait à distribuer, dans les différentes prisons, ceux qu'on amenait, il demanda comment, sous un gouvernement qu'on disait avoir établi la liberté, on arrêtait de nuit un citoyen domicilié dans sa propre maison, sans dénonciation, sans ordre préalable, sans mandat, d'amener, sans délit articulé. On lui répondit: *N'êtes-vous pas prêtre? Oui, dit-il. Eh bien! lui répliqua-t-on, nous gardons cela.*

« A la suite de cette belle sentence, il fut conduit dans un grenier de la mairie converti en prison, et s'y trouva lui soixantième; le plus grand nombre d'ecclésiastiques, le reste de gens de loi, bourgeois de Paris, littérateurs, colporteurs de papiers, etc.

« Là commence à être en action



Cheval dépecé par des mobiles sur le champ de bataille et distribué à leur compagnie.

un jeune homme qui a déployé un beau caractère et montré de grandes vertus, le courage de l'esprit et celui de l'âme, et tout l'héroïsme de la reconnaissance et de l'amitié.

« M. l'abbé G. avait rendu quelques services à un jeune homme appelé Dreux, à qui il avait donné des secours pour son éducation, et pour lequel il avait obtenu une place de commis dans un bureau de la municipalité.

« Depuis le 10 août, Dreux avait aidé l'abbé G. à se cacher. Il l'avait logé quelques jours chez lui; il lui rendait des soins assidus. L'abbé G. arrêté n'eut rien de plus pressé que de faire savoir à Dreux son malheur, et celui-ci d'accourir pour rendre à son bienfaiteur tous les services dont il pouvait avoir be-

soin, et surtout pour tâcher de le tirer de prison.

« Cette entreprise demandait de sa part des sollicitations, des allées et venues. et enfin un temps dont le travail de son bureau ne lui permettait pas de disposer. Il prévint le principal commis qu'il ne lui serait pas possible d'avoir, pendant quelques jours, la même assiduité qu'il avait jusque-là montrée, et le pria de trouver bon qu'il s'absentât quelquefois pour servir son bienfaiteur et son ami.

« Le chef, peu touché sans doute de cette espèce de raison, lui répond sèchement que les premiers des devoirs sont ceux qu'impose la place qu'on remplit, et qu'il disposera de son emploi si le travail est interrompu. « Et si j'étais malade, dit le jeune homme, vous ne m'ôteriez pas ma place, et vous trouveriez quelque moyen de vous passer de moi pour quelques jours? je vous prie de faire ce que vous feriez en un cas pareil. » Le chef demeure inexorable. Alors Dreux lui dit : *Monsieur, vous pouvez donc donner mon emploi à un autre; car, pour le conserver, je ne manquerai pas aux devoirs de la reconnaissance et de l'amitié.* Le chef eut la dureté de le prendre au mot, et le voilà sur le pavé et son emploi perdu, mais acquérant à ce prix le pouvoir de secourir son bienfaiteur.

« Son premier soin fut d'aller instruire les amis de l'abbé G. de la situation et du danger. Il en prévint surtout M<sup>me</sup> Asseline, sœur de l'évêque de Boulogne, et tous se mirent en mouvement près des puissances, c'est-à-dire de Pétiou, Fauchet, Manuel, etc.

« Jusqu'à la nuit du 1<sup>er</sup> septembre, les prisonniers étaient demeurés dans l'ignorance de leur destination ultérieure. Dans cette nuit, on commença à les transporter à l'Abbaye-Saint-Germain. On transféra dans la nuit la chambrée de l'abbé G.; d'autres, au nombre de trente, ne le furent que le lendemain.

« Dreux, qui avait encore vu l'abbé G. à la mairie le samedi, y retournant le dimanche matin, ne l'y trouva plus. Il courut à l'Abbaye, où il parvint à savoir dans quelle salle il était. De là il vint chez M<sup>me</sup> Asseline, et lui peignit le danger si pressant, qu'elle sortit en grande hâte pour aller chez Fauchet, qu'elle avait déjà sollicité sans effet, mais qui lui avait montré quelques dispositions favorables pour l'abbé G., avec lequel il avait été grand vicere de Bourges.

« Comme elle passait le Pont-Neuf pour l'aller presser de nouveau, on tira le canon d'alarme. Le peuple s'attroupa; elle s'effraya et revint sur ses pas, et cet incident fut heureux pour son ami; car on a su depuis qu'elle n'eût pas trouvé l'abbé Fauchet, et ce premier pas manqué, il est vraisemblable qu'elle eût été détournée de la route qui, à travers beaucoup d'obstacles, devait conduire enfin au but.

« Cependant le trouble croissait. M<sup>me</sup> Asseline se met de nouveau en marche pour aller chez l'abbé Fauchet, rue de Chabanais. Elle le trouve, elle renouvelle ses instances, elle le presse par tous les motifs capables de toucher; mais il ne pouvait rien par lui-même et directement, au moment critique où l'on se trouvait. Il n'y avait guère qu'un ordre de Manuel, procureur-syndic de la commune, qui pût tirer l'abbé G. de prison; mais où trouver Manuel dans ce mouvement général de Paris et de la Commune? et il n'y avait pas de temps à perdre.

« Comme on allait se mettre en quête, malgré l'incertitude et la difficulté du succès, en regardant par la fenêtre de l'abbé Fauchet, on aperçoit, dans la maison vis-à-vis, Manuel. La dame Asseline presse l'abbé Fauchet de l'envoyer chercher; il cède. Manuel arrive, et il est aussitôt entouré, conjuré. Il se fait presser longtemps. Enfin, il prend une plume et de l'encre, et, sur le coin de la cheminée, il écrit un billet à peu près conçu en ces termes :

« Concierge de l'Abbaye, vous élargirez le prisonnier appelé l'abbé G., qui n'a pas prêté le serment, mais qui, n'étant pas fonctionnaire public, n'était pas obligé de le prêter. Le présent ordre sera mis à exécution par un commissaire de la section des Cordeliers.

« P. MANUEL. »

« La dame Asseline prétend qu'en lui délivrant ce papier, Manuel eut l'air de croire qu'il ne servirait à rien, parce qu'on ne pourrait pas le mettre à exécution, ou qu'on n'en aurait pas le temps, et qu'il sembla regarder, d'un oeil de pitié et avec quelque dédain, la confiance qu'elle mettait en un semblable moyen.

« Elle ne se découragea pas pour cela, non plus que Dreux, à qui elle apporta l'ordre dans une maison où il l'attendait, et qui courut à toutes jambes à la section des Cordeliers, qui est celle de l'abbé G., pour avoir un commissaire qui le mit à exécution. Le comité de la section était assemblé : on lui fait mille difficultés; on tourne, on retourne le billet; on lui oppose que l'abbé G. est suspect d'incivisme, qu'il n'a pas monté ses gardes en personne.

« Le jeune homme insiste, fait valoir l'autorité du procureur de la Commune, obtient qu'on visera l'ordre de Manuel, que quelques membres du comité y apposeront leur signature, ce qui fut fait, en y ajoutant bien méchamment la clause que l'abbé G. n'avait pas monté ses gardes, ce qui seul pouvait rendre l'ordre inutile à sa délivrance. Mais, après tous ces obstacles vaincus, quand il fallut avoir un commissaire pour l'Abbaye, de tous ces grands zéloteurs de la loi, aucun ne voulut prêter son ministère, réduits à craindre pour eux-mêmes d'être déchirés par l'animal féroce qu'ils avaient déchainé.

« Dreux se détermine enfin à emporter son ordre, et à tenter de le faire exécuter lui seul. Il faut savoir qu'il était alors entre quatre et cinq heures après midi, et que les massacres avaient déjà commencé à l'Abbaye. Le merveilleux est que ces circonstances, désespérantes pour tout autre, n'aient pas arrêté l'obstination du jeune homme à suivre sa courageuse entreprise.

« Comme il s'approchait de l'Abbaye, il voit Manuel qui venait pour tenter de calmer le peuple, peut-être sans beaucoup de désir, mais certainement avec peu d'espoir d'y réussir. Il le joint, et lui racontant le refus des commissaires de la section des Cordeliers, il le supplie de venir mettre lui-même son ordre à exécution. Manuel le rebute, en lui disant qu'il vient là pour les affaires publiques, et non pas pour un fait particulier, et se met à haranguer la populace : sa voix était faible et expirait sur ses lèvres. Le jeune homme, pour capter sa bienveillance, se fait son truchement, et répète son discours phrase à phrase, d'une voix forte et nette, jusqu'à ce que le truchement, soit de lui-même, soit en répétant l'orateur, se laisse aller à dire qu'il n'y a que des scélérats qui puissent commettre de pareilles violences, et fouler aux pieds toutes les lois.

« A ce mot de scélérat, qu'il ne fallait pas lâcher devant un tel auditoire, il s'élève de grands murmures et des menaces adressées à l'orateur et à son truchement : on crie à l'aristocratie. Dreux tire le magistrat par la manche, l'avertit du danger, lui fait ôter son écharpe, le pousse hors de la foule, et, prenant un fiacre, ils reviennent ensemble à l'Hôtel-de-Ville, Dreux conservant l'espérance d'y trouver un commissaire au défaut de ceux qui lui avaient jusque-là refusé leur ministère.

« Étant arrivés, Manuel raconte le risque qu'il a couru, et déclare qu'il a été sauvé par le jeune citoyen là présent. Grands applaudissements. Un membre de la Commune vote des remerciements au sauveur de Manuel, et demande que son nom soit inscrit dans les fastes de la Commune. Le jeune homme remercie, dit qu'il n'a fait que son devoir, et refuse de dire son nom : refus dicté par une grande prudence, et difficile, si l'on considère la force des moindres tentations de la vanité. Il demande seulement, pour récompense du service qu'il a rendu à un magistrat du peuple, qu'on lui donne un commissaire pour exécuter l'ordre dont il est porteur; mais il éprouve là le même refus qu'aux Cordeliers, et se voit de nouveau réduit à lui seul.

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

(A continuer.)

## CHRONIQUE MUSICALE

### TRAVAUX DES THÉÂTRES LYRIQUES PENDANT L'ANNÉE 1870

#### Théâtre de l'Opéra

|      |   |                                                                                        |                           |
|------|---|----------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------|
| REP. | { | <i>Coppelia</i> , ballet en 2 actes, de MM. Nuitter, S. Léon et Léo Delibes. V. p. 366 | (1 <sup>er</sup> semest.) |
|      | { | <i>Robert-le-Diable</i> . . . . .                                                      | 174 (1 <sup>er</sup> s.)  |
|      | { | <i>Freyschutz</i> . . . . .                                                            | 282 (1 <sup>er</sup> s.)  |

#### Théâtre de l'Opéra-Comique

|      |   |                                                                                 |                          |
|------|---|---------------------------------------------------------------------------------|--------------------------|
| REP. | { | <i>L'Ours et le Pacha</i> (1 acte), Scribe, Saintine, M. Bazin . . . . .        | 158 (1 <sup>er</sup> s.) |
|      | { | <i>La Cruche cassée</i> (1 acte), MM. Hip. Lucis, E. Abraham, Pessard . . . . . | 158 (1 <sup>er</sup> s.) |
|      | { | <i>Dea</i> (2 actes), MM. M. Carré, Cormon, J. Cohen . . . . .                  | 362 (1 <sup>er</sup> s.) |
|      | { | <i>L'Ombre</i> (3 actes), MM. de Saint-Georges, de Flottow . . . . .            | 47 (2 <sup>e</sup> s.)   |
|      | { | <i>Le Kobold</i> (1 acte), MM. Nuitter, Guiraud . . . . .                       | 94 (2 <sup>e</sup> s.)   |
| REP. | { | <i>Fra Diavolo</i> . . . . .                                                    | 222 (1 <sup>er</sup> s.) |

#### Théâtre-Italien

|      |   |                                            |                          |
|------|---|--------------------------------------------|--------------------------|
| REP. | { | <i>Don Giovanni</i> . . . . .              | 63 (1 <sup>er</sup> s.)  |
|      | { | <i>Un Ballo in maschera</i> . . . . .      | 79 (1 <sup>er</sup> s.)  |
|      | { | <i>Guido e Ginevra</i> . . . . .           | 142 (1 <sup>er</sup> s.) |
|      | { | <i>Alina, regina di Golconda</i> . . . . . | 190 (1 <sup>er</sup> s.) |
|      | { | <i>La Figlia del egimento</i> . . . . .    | 270 (1 <sup>er</sup> s.) |
|      | { | <i>Lu rezia Borgia</i> . . . . .           | 350 (1 <sup>er</sup> s.) |

#### Théâtre-Lyrique

|      |   |                                        |                          |
|------|---|----------------------------------------|--------------------------|
| REP. | { | <i>Le Médecin malgré lui</i> . . . . . | 79 (1 <sup>er</sup> s.)  |
|      | { | <i>Charles VI</i> . . . . .            | 254 (1 <sup>er</sup> s.) |

#### Athénée

|      |   |                                                                    |                          |
|------|---|--------------------------------------------------------------------|--------------------------|
| REP. | { | <i>Les Brigands</i> (4 actes), de MM. J. Ruelle et Verdi . . . . . | 140 (1 <sup>er</sup> s.) |
|      | { | <i>Les Deux Bilets</i> (1 acte), Florian, M. F. Poise . . . . .    | 142 (1 <sup>er</sup> s.) |
|      | { | <i>Valse et Menuet</i> (1 acte), Méry, M. Doffes . . . . .         | 270 (1 <sup>er</sup> s.) |
|      | { | <i>Calonice</i> (1 acte), MM. de Najac, Ten Brink . . . . .        | 302 (1 <sup>er</sup> s.) |
| REP. | { | <i>Le Secret de l'oncle Vincent</i> . . . . .                      | 270 (1 <sup>er</sup> s.) |
|      | { | <i>Le Toreador</i> . . . . .                                       | 382 (1 <sup>er</sup> s.) |

#### Bouffes-Parisiens

|      |   |                                       |                          |
|------|---|---------------------------------------|--------------------------|
| REP. | { | <i>Les Bavards</i> . . . . .          | 302 (1 <sup>er</sup> s.) |
|      | { | <i>Mesdames de la Halle</i> . . . . . | 302 (1 <sup>er</sup> s.) |

TOTAL : 17 actes inédits en 1870 (58 en 1869, — 35 en 1868. . . . . etc.)

#### Bibliographie musicale de 1870

Paul Milliet : *De l'Origine du Théâtre à Paris* (petit in-12). — Anonyme : *Lettre sur la musique de chambre* (in-8°). — J. Gallay : *Le Mariage de la Musique avec la Danse* (1664), réimpression (in-12). — Arthur Heulhard : *Etude sur une Folie à Rome, opéra de F. Ricci*, avec un catalogue des œuvres de Ricci (in-18). — A. Pougin : *Albert Grisar, L'Homme et l'Artiste* (in-18).

A. L.

## L'ART PENDANT LE SIÈGE

L'art fait relâche pendant la guerre; les peintres et les sculpteurs ont, en grand nombre, quitté l'atelier pour le bivouac ou pour le rempart. Là, sans doute, entre deux gardes, du haut du bastion ou sur le champ du combat, ils recueillent et notent au passage des sites, des scènes, des épisodes, des figures, des groupes tragiques ou pittoresques, qui, transportés dans le marbre ou sur la toile, illustreront plus tard l'histoire du siège de Paris. Cette grande histoire sera, nous l'espérons, aussi noblement peinte que dignement écrite. Deux artistes déjà s'en sont inspirés : M. Puvis de Chavannes, dans un tableau de premier jet, que M. Émile Vernier vient de traduire en lithographie; M. Chantrousse, dans un projet de monument dédié à l'Indépendance nationale. Ces œuvres de talent sont en même temps des actes de patriotisme; elles s'accordent avec les enthousiasmes, les émotions, les angoisses qui font battre à l'unisson tous les cœurs. A ce titre, elles méritent l'attention, que des chefs-d'œuvre étrangers à nos périls et à nos malheurs ne sauraient, à l'heure qu'il est, fixer un instant.

La ville de Paris, investie, confié à l'art son appel à la France. Tel est le titre de la composition simple et grave que M. Puvis de Chavannes vient d'esquisser à grands traits, dans ce ton triste du camaïeu, si en rapport avec le sujet.

L'artiste s'est bien gardé de travestir à l'antique

ce touchant symbole. En tout temps, Paris porte mal la couronne de créneaux et la draperie massive dont l'allégorie revêt les cités. Son génie souple et vivant, perpétuellement transformé, ne peut se pétrifier dans la forme antique. Déjà aussi vieille que l'était Rome il y a cinq cents ans, la merveilleuse capitale semble éternellement rajeunir. Il y a des villes que l'imagination ne peut se figurer que courbées et croulantes sous le poids des siècles. Leur passé les accable, leurs ruines les voûtent et les assombrissent, l'histoire leur a imprimé des dates vénérables mais profondes qui les creusent et les ravagent comme des rides. Paris échappe à cette loi de la vétusté : il porte légèrement le fardeau des âges. L'esprit de progrès qui le possède lui refait une jeunesse immortelle; il traverse les siècles comme les phases d'une métamorphose. Ses ruines gallo-romaines, ses monuments gothiques le décoraient sans le vieillir, comme des bijoux anciens font ressortir, par le contraste, la jeunesse et la beauté qui s'en parent. Deux fois millénaire, il semble plus jeune que telle ville d'Amérique surgie d'hier du sol vierge de la forêt ou de la savane. — Mais Paris évoqué sous un type classique, dans cette crise vive et sanglante, aurait choqué l'esprit comme un ridicule contre-sens. La réalité retirée de ce froid fantôme en aurait glacé l'idéal.

C'est donc par une figure toute moderne que M. Puvis de Chavannes a représenté Paris assiégé. — Une jeune et grande femme, vue de dos, debout sur un monticule, s'appuie d'une main sur un chapepot, et envoie de l'autre un geste d'espoir à un aérostat qui plane dans le ciel. Une longue amazone étreint comme une armure sa taille amaigrie. Son profil perdu, tourné vers le ciel, laisse deviner sous son contour délicat un visage macéré par les privations et par la souffrance. Sa chevelure, raccourcie comme celle d'une veuve, fait songer à la verdoyante couronne de feuillage que Paris a tranchée sous le fer pour sa délivrance. A ses pieds se dressent les canons béants d'une redoute; au delà s'étend la plaine nue et dévastée où rampent quelques fumées d'incendie, et que surmonte à l'horizon la masse carrée du Mont-Valérien. — L'impression est grande et austère : une silhouette presque ascétique dressée au milieu d'un site désolé. Mais l'espoir se dégage du geste qu'elle lance vers le globe fragile qui porte à la France l'appel de Paris; on le sent jaillir de son regard, qui le suit à travers l'espace. « Ne crains rien, tu portes Paris et sa fortune, » semble-t-elle lui dire, comme César au bachelier du Rubicon.

Ces ballons, par lesquels l'âme de la ville captive s'évade et s'envole, seront un jour une des merveilles de l'histoire. Que de souffles héroïques, que de soupirs brûlants et tendres lancent dans l'espace cette sphère fragile, remplie des messages et des vœux d'un peuple! L'ascension a remplacé l'évasion. Cerné par le fer, bloqué par le feu, Paris, ne pouvant encore rompre ses chaînes, s'est créé des ailes. Il a embarqué sur un navire aérien sa volonté, son énergie, son courage, ses résolutions intrépides, et, chargée de ce lest sublime, la nef imprenable les porte, par delà les horizons et les nues, à la patrie rassurée. Cette bulle d'air rit de la mitraille; les bombes et les balles prussiennes baquées sur elle retombent, aussi ridiculement impuissantes que les lanières du fouet de Xerxès flagellant la mer. Autant vaudrait canonner une étoile filante. Invulnérable et inaccessible, forte-resser volante qui va susciter et ramener des armées, elle fait hors de Paris une sortie ailée, la sortie victorieuse de la pensée libre, qui prend son essor, décrit sa courbe, et retombe sur la France, qu'elle enflamme comme un feu sacré. — Victor Hugo, dans les *Légendes des siècles*, a chanté et prophétisé, en strophes magnifiques, l'avenir de l'aérostat. Il le montre, non plus jouet, mais dompteur des vents, en plein gouvernement de l'air, en pleine possession de l'espace, allant à son but, comme le javelot à la cible :

Char merveilleux! son nom est Délivrance. Il court.  
Près de lui le ramier est lent, le flocon lourd;  
Le daim, l'épervier, la panthère,  
Sont encore là, qu'au loin son ombre a déjà fui;  
Et la locomotive est reptile, et, sous lui,  
L'hydre de flamme est ver de terre.

Il le fait voir, dès qu'il aura trouvé sa force impulsive, désarmant les oppressions, foudroyant les despotismes, tuant la guerre, abolissant les frontières, répandant les idées par vastes semences sur tous les points du globe à la fois, emportant et apaisant le monde, inaugurant pour l'humanité une vie nouvelle faite de concorde et de lumière :

Où va-t-il, ce navire? Il va, de jour vêtu,  
A l'avenir divin et pur, à la vertu,  
A la science qu'on voit luire,  
A la mort des fléaux, à l'oubli généreux,  
A l'abondance, au calme, au rire, à l'homme heureux.  
Il va, ce glorieux navire,  
Au droit, à la raison, à la fraternité,  
A la religieuse et sainte vérité,  
Sans impostures et sans voiles,  
A l'amour, sur les cœurs serrant son doux lien,  
Au juste, au grand, au bon, au beau... Vous voyez bien  
Qu'en effet il monte aux étoiles!

Les vieux champs de bataille étaient là dans la nuit;  
Il passe; et maintenant voilà le jour qui luit  
Ses ces grands charniers de l'histoire,  
Où les siècles, penchant leur œil triste et profond,  
Venaient regarder l'ombre effroyable que tont  
Les deux ailes de la Victoire.

Mais ce que le poète n'avait pu deviner, dans cette vision éblouissante du génie humain libéré de la pesanteur et subjuguant l'air, c'est le ballon, devenu, avant même ce progrès suprême, un message de salut, un phénomène céleste, une sorte d'archange secourable, ouvrant à Paris prisonnier des portes sublimes vers la délivrance.

Vis-à-vis de l'aérostat qui s'envole, j'aurais voulu que M. Puvis de Chavannes nous eût montré, dans son tableau, un pigeon voyageur revenant à tire d'aile. Il n'y aura pas dans l'histoire de plus touchante et plus belle légende que celle de ces oiseaux sauveurs rapportant à Paris les promesses de la France lointaine, les tendresses et les souvenirs de tant de familles séparées. Ils sont les colombes de cette Arche immense battue par des flots de sang et de feu. La frêle spirale de leur vol dessine dans les airs l'arc-en-ciel qui prédit la fin des tempêtes. L'âme de la patrie palpète sous leurs petites ailes. Que de larmes et que de baisers, que de consolations et que d'espérances tombent de leurs plumes mouillées par la neige ou déchirées par l'oiseau de proie! En revenant à leur nid, ils rapportent à des milliers de nids humains l'espoir, l'encouragement et la vie. Plus que jamais, aujourd'hui, et dans le sens le plus pur du mot, ils sont les oiseaux de l'amour. — Comme les cigognes des villes du Nord, comme les pigeons de Venise, ils mériteraient de devenir aussi des oiseaux sacrés. Paris devrait recueillir les couvées de leur colombier, les abriter et les nourrir sous les toits de l'un de ses temples. Leur race serait la tradition poétique de ce grand siège, unique dans l'histoire. Leur vol égrené dans nos rues et dans nos jardins ferait souvenir qu'il fut un jour où tous les cœurs de cette grande ville étaient suspendus aux ailes d'un ramier. Une vénération religieuse protégerait ces oiseaux propices. — Pendant son long siège, Venise, cent fois plus affamée que ne l'est Paris, ne souffrit pas qu'on touchât aux pigeons de Saint-Marc. Le blé manquait; on se disputait un morceau de pain, et pourtant la pâture ne leur manqua pas un seul jour. Venise mourant de faim jetait à ses colombes les derniers grains de ses greniers vides.

Vents, dites-leur notre misère!  
Oiseaux, portez-leur notre amour!

s'écrient les proscrits dans la chanson de Victor Hugo. Cette image du poète est devenue aujourd'hui une réalité vivante et charmante. Ce sont les vents qui racontent à la France les misères et les espoirs de Paris; ce sont des oiseaux qui portent à ses chers absents son amour.

Le projet de monument de M. Chatrousse groupe sur un même piédestal, la main dans la main, les pieds joints sur des chaînes brisées, Vercingétorix et Jeanne d'Arc. Le héros gaulois, drapé d'une peau de bête, coiffé d'un casque ailé, cuirassé d'un baudrier, vêtu d'une courte tunique, tient la poignée de son glaive. Jeanne d'Arc arbore sa bannière et lève vers le ciel son visage radieux d'un pur enthousiasme. Ce beau groupe, largement conçu, d'un aspect fier et monumental, résume, dans la double image de la vieille Gaule et de la

France renaissante, l'idée de l'indépendance nationale.

On ne pouvait mieux la personnifier que par l'alliance symbolique de ces deux grandes et nobles figures qui se rejoignent à travers les âges. — Vercingétorix, le héros autochtone, la Gaule faite homme, le vainqueur de Gergovia, le glorieux vaincu d'Alésia; Alésia qui, cernée par les circonvallations des légions romaines, comme Paris l'est aujourd'hui par les retranchements des hordes allemandes, supporta comme lui la famine et les tortures d'un long siège, dans l'attente d'une armée de secours arrivée trop tard. Il fallut se rendre après une lutte acharnée. Alors Vercingétorix se dévoua pour le salut de son peuple. Couvert d'armes splendides, paré comme une victime pour le sacrifice, il monta sur son cheval de bataille, descendit des pentes escarpées de la ville, et s'élança droit au galop devant le tribunal de César, autour duquel il tourna en cercle. Puis il jeta aux pieds du vainqueur son épée, son javelot et sa lance, sans dire un seul mot. Le Romain ne se montra pas plus généreux que ne le serait l'Attila prussien. Il l'accabla d'injures, le livra à ses licteurs, et l'envoya aux prisons de Rome. Le sang de Vercingétorix, égorgé six ans après, pendant les pompes cruelles d'un triomphe, éclabousse d'une tache infâme la face de marbre de César.

Mais Vercingétorix n'est que le héros de la Gaule; Jeanne d'Arc est l'ange de la France, la Patrie incarnée sous les traits adorables d'une vierge-martyre. Plus que jamais, aujourd'hui, doit revivre et se raviver le culte de la sainte qui prit les armes quand elle sut « la pitié qu'il y avoit au royaume de France, » et qui « jamais n'avoit vu de sang de François que ses cheveux ne levassent. » La France était tombée plus profondément qu'aujourd'hui, morte en apparence, incurablement démembrée. Elle apparut au bord de sa tombe, et, d'un élan sublime, la ressuscita. L'invasion prussienne suit aujourd'hui, en le profanant, son itinéraire héroïque. Elle est à Orléans, à Reims, à Rouen, à Compiègne, sous les murs de Paris, alors livré aux Anglais et qu'elle assiégea pour le délivrer. La foi qui l'animaait refait ses miracles; le pays de Jeanne d'Arc ne peut point périr.

Ce fut, hélas! dans les fossés de Paris que s'éteignit sa destinée lumineuse. La flèche qui la blessa à l'assaut de la ville trouva le défaut de sa sainte armure. Le charme fut rompu, ses vœux se turent, son auréole s'éteignit; elle ne se ralluma qu'aux flammes du bûcher de Rouen. Mais sa foi invincible dans le salut de la France ne faiblit pas un instant. Elle éclate, en cris admirables, à chaque réponse aux questions perfides que lui adressaient ses horribles juges. — « Sainte Catherine et sainte Marguerite haïssent-elles les Anglais? lui demanda le mandait l'évêque de Beauvais. — « Elles aiment ce que Notre-Seigneur aime et haïssent ce qu'il haït. » — « Dieu haït-il les Anglais? » — « De l'amour ou haine que Dieu a pour les Anglais, et ce qu'il fait de leurs âmes je n'en sais rien; mais je sais bien qu'ils seront mis hors de France, sauf ceux qui y périront. » — Sachons des Allemands ce qu'elle savait des Anglais, et la France sera une autre fois délivrée. Un des articles de son acte d'accusation lui reprochait de s'être opposée à tout traité de paix. — « J'ai écrit, dit-elle, pour la paix, « au duc de Bourgogne : quant aux Anglais, la paix qu'il y faut, c'est qu'ils s'en aillent en Angleterre. » — Aujourd'hui, comme il y a quatre siècles, cette réponse de Jeanne est le mot de la situation. Dans les horreurs de sa prison, la veille du supplice, elle les défait encore, avec un brave sourire de gaieté gauloise, de raillerie ingénue. — « Je sais bien, dit-elle, que ces Anglais me feront mourir croyant, après ma mort, gagner le royaume de France. Mais quand ils seraient cent mille *God-dems* (centum mille Godons gallice) de plus qu'ils ne sont aujourd'hui, ils ne gagneraient pas le royaume. »

Ce Paris auquel elle livrait l'assaut de la délivrance était rempli de bourgeois ralliés, amis des ennemis, claquemurés dans leur égoïsme, ne demandant qu'à vivre et qu'à engraisser sous le bûcher anglais. Tandis que Jeanne combattait et versait son sang sous les remparts de la ville, un de ces



23 décembre, trois heures après midi. — Batteries françaises établies sur le canal de Bondy. — (D'après le croquis de M. Régamey.)

prud'hommes hérissait contre elle sa plume d'oie effarée, et griffonnait ceci sur les registres de son Journal : — « Etoient pleins de si grant maleur et de si malle créance, que, pour le dit d'une créature qui estoit, en forme de femme avec eulx, qu'on nommoit la Pucelle (que c'estoit? Dieu le sçet), le jour de la Nativité de Notre-Dame, firent conjuration, de celui jour, assaillir Paris ». — Coup de pied d'un âne dévôt, chargé de reliques, à l'ange blessé et tombé à terre! Elle-même, la noble fille sembla garder je ne sais quel délicat remords

d'avoir troublé la fête virginale. Lorsque, dans son procès, ses juges lui demandèrent : « Etoit-il bien d'avoir attaqué Paris le jour de la Nativité de Notre-Dame? » elle se tut et baissa les yeux. Puis, comme on insistait : « Passez, dit-elle à autre chose. » Mais alors ses Voix s'étaient tues. Si, dans cette nuit ou dans ce jour de Noël, le canon tonne sur nos remparts, si notre armée reprend le combat, les pasteurs allemands qui prêchent à leurs fauves ouailles la ruine et le pillage de la « Babylone parisienne », de la vieille maison

de Satan, *Paris, das alte Haus des Satans*, comme ils l'appellent dans leur jargon hypocrite, — les Phariséens du piétisme crieront peut être à l'abomination et au sacrilège. Mais les Voix qui inspiraient Jeanne d'Arc se réveilleront pour nous dire que combattre pour la patrie, c'est faire œuvre sainte, et que, Noël! ce cri de fête, était aussi autrefois en France, un cri de victoire.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(Liberté.)



La villa Evrard, occupée par nos troupes dans la journée du 21 décembre. — (D'après le croquis de M. Henry de Montaut.)

ALMANACH DES ASSIÉGÉS

POUR L'ANNÉE 1871

Un charmant volume, illustré de nombreuses gravures d'actualité, et contenant, avec de nombreuses et intéressantes variétés, les renseignements les plus précieux sur l'hygiène et la cuisine en temps de siège, etc.

Prix : 30 centimes.

En vente au bureau du *Petit Moniteur*, 13, quai Voltaire, Paris, — et chez tous les libraires.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Qu'y a-t-il d'étonnant qu'un grec, qui passe pour avoir gagné un lot, triche... s'en vienne un beau jour entre les mains de la justice?

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

LIBRAIRIE E. LACHAUD

4, PLACE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS 4.

SOUS PRESSE. On peut souscrire dès à présent LE SIÈGE DE PARIS, Impressions et souvenirs, par FRANCISQUE SARCEY, un beau volume grand in-18. Prix : franco 3 francs.

CODE MANUEL DE LA GARDE NATIONALE, expliqué et interprété par la jurisprudence, les circulaires, décisions et instructions matérielles de 1831 à 1871. Ouvrage publié par le ministère de l'intérieur. Un beau volume in-4°. Prix : franco 5 francs.

# TABLE ALPHABÉTIQUE

DU

# MONDE ILLUSTRÉ

2<sup>e</sup> SEMESTRE 1870

TOME XXVII

(Du 1<sup>er</sup> Juillet au 31 Décembre 1870)

## TEXTE

### A

ABDICATION de la reine d'Espagne, 6.  
ADALBERT (le prince), 106.  
ADIEU France, 382.  
ANNIVERSAIRE du pontificat de Pie IX, 43.  
ARMÉE prussienne, 58.  
ARMISTICE et suspension d'armes, 315.  
ART (l') pendant le siège, 40.  
ARTILLERIE (l'), 251, 271.  
AURORE boréale, 287.

### B

BARBÈS, 5.  
BAROCHE (mort du commandant), 331.  
BATAILLE (le général), 101.  
BAZAINE, 59.  
BAYARD de la Vingtne, 368.  
BIBLIOTHÈQUE de Strasbourg, 219.  
BISMARCK (de), 103.  
BITCHE, 109.  
BLOIS, 38.  
BOUCHES inutiles, 176.  
BOURBAKI, 72.  
BULLETIN de la guerre. — Tous les numéros depuis le numéro 693.

### C

CANROBERT, 59.  
CHANGARNIER, 123.  
CHANVALLON. — Voir Feuilleton.  
CHOU (le) frisé. — Voir Nouvelles.  
CHRONIQUES élégantes. — Numéros suivants : 690, 691, 692, 695, 696, 697, 699, 700, 701.  
CHRONIQUE musicale. — Tous les numéros.  
CITÉ (la) antique, 303.  
CLARENDON (lord), 17.  
COLSON (de), 102.  
CONFIDENCES d'un pigeon voyageur, 350.  
CORRESPONDANCE de la guerre, 75, 92, 123, 202.  
CORRESPONDANCES littéraires, 690, 691, 692.  
COURRIER de la mode, 694, 698.  
COURRIER de Paris. — Tous les numéros.  
COURRIERS du Palais. — Du numéro 690 au numéro 701.

### D

DAMPIERRE (de), 260.  
DESCENTE de ballon à Christiania, 384.  
DESTRUCTION de pont de bateaux à Kehl, 62.  
DOCUMENTS historiques, 254.  
DORIAN, 284.

DOUAI (le général), 71.  
DUCOS, 292.  
DUCROT, 372.

### E

ENNEMIS (nos), 103.  
ENTREVUE de Sèvres, 315.  
ESPEUILLES (d'), 123.  
ÉTATS-UNIS d'Amérique, 40.  
EXÉA (d), 321  
EXPLORATIONS sous-marines baie de Vigo, 6,

### F

FAILLY (de), 60.  
FAVRE (Jules), 251.  
FEUILLETON : Chanvallon, par Charles Monselet.  
Voir les numéros 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 712, 713, 714, 715.  
FRANCHETTI, 399.  
FRÉDÉRIC-CHARLES, 106.  
FRONTIÈRES (nos) du Rhin, 90.  
FROSSARD, 60.

### G

GOULET de Brest, 110.  
GRANDS commandements de l'armée française, 59, 71.  
GUILLAUME I<sup>er</sup>, roi de Prusse, 103.

### H

HOFF (le sergent), 340.

### I

IMPÉRATRICE (l') à Cherbourg, 69.  
INAUGURATION des ossuaires de Solférino et San-Martino, 24.  
INCENDIE de Péra, 22.  
— de Jougues, 88.  
INSURRECTION cubaine, 21.

### K

KNUTZ, ouvrier de Philippe Herz, 15.

### L

LADMIRAULT, 71.  
LADREITT de la Charrière, 400.  
LEGRAND, 149.  
LÉOPOLD de Hohenzollern 33.

LETTRE de Victor Hugo, 319.  
— de Mérimée, 334.

### M

MAC-MAHON, 59.  
MAIRES de Paris, 325.  
MARCHANT (le) de café, 324.  
MARSEILLAISE (paroles et musique), 78.  
— (la) à Copenhague, 91.  
MEMBRES du Gouvernement de la défense nationale, 267.  
MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE, nos 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716.  
MÉTZ (à), 170.  
MITRAILLEUSE (la) de Voltaire, 219.  
MITRAILLEUSES (les), 53.  
MOLTKE (de), 106.  
MONNAIES de la République, 238.  
MONTAIGU (de), 150.

### N

NANCY, 74.  
NÉMÉSIS, 395, 413.  
NOUVELLES : *Le Chou frisé de l'hôtel de Bellemare*, n° 690. — *La petite Marie*, nos 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 699, 700, 701. — *Mademoiselle Paturot*, 23. — *Les vieux papiers*, 207, 222.  
NOTES trouvées aux Tuileries, 218.

### P

PARIS à table, 346.  
— assiégé, 382.  
— guerrier, 240.  
— hier et aujourd'hui, 222.  
PATUROT (mademoiselle), 23.  
PETIT de Grandville, 294.  
PETITE (la) Marie. — Voir Nouvelles.  
PHYSIONOMIE de Paris, 270.  
PIGEONS voyageurs, 276.  
PLACES fortes françaises, 122, 138, 154.  
PIAN de la bataille de Forbach, 117.  
POÉSIES : *Au ballon-poste*, 287.  
— *Paroles dans l'épreuve*, 331.  
— *Lettre d'un mobile breton*, 346.  
— *Le dernier ennemi*, 417.  
PRINCE des Asturies, 32.  
— royal de Prusse, 106.  
PROCLAMATION de l'infailibilité, 111.  
PROCLAMATIONS diverses, 366, 369.  
PROJECTILES prussiens, 287.  
PUISATIER de Montigny, 42.

## R

RAOULT, 104.  
 RÉCEPTION chez M. Olozaga, 43.  
 — des sénateurs à Saint-Cloud, 60.  
 RENAULT, 396.  
 REQUIEM de Chérubini, 309.  
 RHIN allemand (paroles et musique), 78.  
 RONCIÈRE (la) le Noury, 421.  
 ROME (marche sur), 335.  
 ROON (de), 104.

## S

SALON de 1870. — Numéros 690, 691, 692, 693.  
 SAINT-GOTHARD (le), 39.  
 SAISSET (le fils), 398.

SÉCHERESSE (la), 38.  
 SCÈNES de la vie de siège, 414, 426.  
 SCÈNES contemporaines : La Consigne de la garde nationale, 302.  
 SCIENCE (la) à la guerre, 235, 255.  
 SELLIER Léonce, 294.  
 SIÈGES (les) de Paris, 406.  
 SOUBEYRAN (de), 45.  
 SOUVENIRS de l'invasion. — Numéros 701 et 703.  
 — des guerres de Prusse. — Numéros 693, 694, 695, 696.  
 — du siège de Paris. — Numéros 704, 705, 706, 707.

## T

TABLEAUX (les) de la guerre, 29.

TIR de la cavalerie à Châlons, 20.  
 THÉÂTRES : numéros 690, 691, 692, 693, 696, 697, 700, 701, 703, 704, 711, 712, 714.  
 THOMAS (Clément), 356.  
 TRÉSORS (les) de Paris, 203.  
 TROCHU, 71.  
 TROUBLES de Verviers, 11.  
 TYPES populaires au théâtre, 39.  
 — du camp de Saint-Avold, 139.

## V

VIANDE de cheval, 272.  
 VIEUX (les) papiers, 207, 222.  
 VINOY, 225.  
 VOGEL DE FALKEINSTIN, 106.  
 VOGUÉ (Robert de), 150.

## GRAVURES

## A

ABDICACION de la reine d'Espagne, 4.  
 ABREUVOIR du pont d'Iéna, 193.  
 ADALBERT (le prince), 104.  
 ALLÉGORIES : L'arbre de Noël, 405.  
 — La guerre, 105.  
 — La charité et la guerre, 265.  
 — L'histoire, 352.  
 — Résistance de Paris, 313.  
 — Vœux et souhaits, 417.  
 ALPHONSE XII, prince des Asturies, 32.  
 AMBASSADE d'Espagne (soirée à l'), 44.  
 AMBULANCES (départ des premières), 108.  
 — de Longeville, 136.  
 — de Vaugirard pour blessés de Châtillon, 220.  
 — de la Maison-Blanche pour blessés de Choisy, 228.  
 — de la Presse. — Départ du Champ-de-Mars, 381.  
 — de l'église de Montrouge, 357.  
 APPROVISIONNEMENT de Paris. — Bétail de Boulogne, 156.  
 — — Pains pour l'armée, 176.  
 — — Aunouvel Opéra, 413.  
 ARAGO (Emmanuel), 264.  
 ARMÉE prussienne (uniformes de l'), 57.  
 ARNAUD (de l'Ariège), maire, 325.  
 ARRIVÉE de Napoléon III à Metz, 89.  
 ARS-LAGUENEC. — Passage de l'armée du Rhin, 132.  
 ATTAQUE de la Gare-aux-Bœufs, 372.  
 — de Bezons par les Prussiens, 397.  
 — de la ferme de Groslay, 421.  
 AURORE boréale du 24 octobre, 288.  
 AUTEUIL. — Campement de mobiles sous le viaduc, 296.  
 — Fabrication du charbon de bois, 301.  
 AVRON (le plateau d') vu de Montguichet, 396.  
 — — côté du nord, 428.  
 — — et les positions qu'il domine, 396.  
 — — et les positions françaises du 21 décembre, 428.

## B

BAIE de Vigo, 1.  
 BALLONS (construction des), 284.  
 — Départ de M. Gambetta, 244.  
 — descendant à Christiania, 384.  
 — postes partant de la place Saint-Pierre, 202.  
 BAN-SAINT-MARTIN (vue du camp de), 85.  
 BARBÈS (Armand), 5.

BAROCHE (le commandant), 332.  
 BARQUE prussienne essayant d'aborder la presqu'île de Gennevilliers, 364.  
 BARRAGE de la Seine au Point-du-Jour, 317.  
 BASTION 72, 408.  
 BASTION 77, garde nationale, 297.  
 BATAILLE (le général), 101.  
 BATAILLE de Champigny. — Passage de la Marne, 373.  
 — de Châtillon. — Épisode, 213.  
 — de Forbach, 116.  
 — — Route de Sarrelouis, 117.  
 — de Gravelottes, 136.  
 — de Longeville, 136.  
 — de Reichshoffen, 133.  
 — de Sedan. — Les zouaves passant à travers l'ennemi, 188.  
 — de Spikeren, Forbach. — Épisode, 140.  
 — de Wissembourg. — Les turcos, 121.  
 BATEAUX-MOUCHES ramenant les blessés, 381.  
 — au quai Saint-Bernard, 388.  
 BATTERIE de Bondy. — Affaire du 24 novembre 1870, 353.  
 — de marine à Saint-Ouen, 337.  
 BAYARD de la Vingtrie, 368.  
 BAZAINE (le maréchal), 60.  
 BELGIQUE. — Troubles à Verviers, 12.  
 — Pont de Blandain détruit et rétabli, 92.  
 BELLEVUE (le château de), 177.  
 — (arrivée du roi de Prusse à), 180.  
 BISMARCK (le comte de), 104.  
 BITCHE (vue générale de), 109.  
 BIVOUAC des Français après le Bourget, 429.  
 BLESSÉS de Champigny à la porte d'Italie, 389.  
 BLOIS (vue générale de), 36.  
 BOIS de Boulogne. — Abords des fortifications durant le siège, 172.  
 — — Arrivée du bétail d'approvisionnement, 156.  
 — — Camp des francs-tireurs, plaine de Longchamps, 156.  
 — — Campement rustique des artilleurs, 332.  
 — — Messe à la villa Haussmann, 364.  
 — — Pacage du bétail, 172.  
 BOMBARDEMENT de Sedan, 181.  
 — de la cathédrale de Strasbourg, 164.  
 BONDY (barricade de), 333.  
 — Batterie française du 21 décembre, 432.  
 — (église de) après le bombardement, 333.  
 — Maison-Blanche, 333.  
 BONVALET, maire du 3<sup>e</sup> arrondissement, 325.  
 BOUCHERIES municipales. — La queue, 253.  
 BOURBAKI (le général), 72.  
 BOURGET (environs du) vus du chemin de fer, 317.

— Prussiens délogés de la Boulangerie, 312.  
 — (la dernière attaque du), 42).  
 — Positions de la garde nationale, 420.  
 — Occupation de la Suiferie le 29 octobre, 316.  
 BOURSE. — Fausse nouvelle du 6 août 1870, 97.  
 BREST (goulet de), 109.  
 BUTTES-CHAUMONT. — Incendie de pétrole, 216.

## C

CAMP d'artillerie et de cavalerie, avenue de la Grande-Armée, 197.  
 — — au jardin des Tuileries, 204.  
 — des francs-tireurs dans la plaine de Longchamps, 156.  
 — de Forbach, 77.  
 — de Merlebach, 77.  
 — de Metz. — Visite du prince impérial, 92.  
 — de Saint-Avold, 76.  
 — retranché de Strasbourg, 109.  
 — français entre Rethel et Burgay, 148.  
 — de Vouziers, 148.  
 — de Saint-Maur (revue du général Trochu au), 157.  
 — — Tente de mobiles, la nuit, 160.  
 CAMPENET dans l'église de la Courneuve, 412.  
 — de mobiles au viaduc d'Auteuil, 296.  
 — de paysans, jardin du Luxembourg, 248.  
 — des voitures franc-comtoises, 301.  
 — prussien (bois de Meudon), 236.  
 CANONS et pointeurs, 281.  
 — du Mont-Valérien transportés aux remparts, 125.  
 CANROBERT (le maréchal), 60.  
 CANTINE nationale, 345.  
 — du 58<sup>e</sup> de ligne au Burgay, 148.  
 — des zouaves, 85.  
 CERCLE Impérial. — Manifestations, 52.  
 CHAM (Mois comique de), 13, 93.  
 CHANGARNIER et l'Empereur à Metz, 113.  
 — (le général), 125.  
 CHAMP-DE-MARS pendant l'investissement, 196.  
 CHALOUPE canonnière de la Seine, 208.  
 CHALONS (camp de). — Expérience de tir, 17.  
 CHARGE de cuirassiers à Reichshoffen, 133.  
 CHASSEPOT (fusil de cavalerie), 20.  
 CHATEAUDUN (la ville de), 292.  
 CHATILLON. — Paysans travaillant aux tranchées, 399.  
 — (bataille de), 213.  
 — (blessés, — déserteurs de), 220.  
 CHAMPIGNY (bataille de). — Passage de la Marne, 373.  
 — Ensemble des positions, 380.  
 — Vue des remparts, 380.  
 — Trochu et Ducrot à Poulangis, 384.

— Trochu rencontre Franchetti, 384.  
 — Enterrement des morts par les frères, 392.  
 CHERBOURG. — Départ de l'escadre, 69.  
 CHEVAL dépecé au champ de bataille, 429.  
 CHINE. — Vue du consulat de Tien-Tsin, 96.  
 CHOISY-LE-ROY (combat de), 229.  
 CHRISTIANIA (vue générale de). — Un ballon, 384.  
 CIRQUE des Champs-Élysées, atelier de cartouches, 360.  
 CLAYMORE (le), chaloupe canonnière, 237.  
 CLARENDON (lord), 17.  
 CLOCHES de Suresnes transportées à la fonderie, 332.  
 CLUB des Mirlitons, réunion des chefs de la garde nationale, 309.  
 COL du Pigeonnier, 117.  
 COLSON (le général), 161.  
 COMBAT de Choisy-le-Roy, 229.  
 — de Clamart, Châtillon, Bagnaux, 264.  
 — — Batterie prussienne démasquée, 264.  
 CONCERT de mobiles à Bagatelle, 340.  
 CONSTANTINOPLE. — Episode d'un incendie à Péra, 21.  
 CRAFTY. — Le départ des bouches inutiles, 176.  
 — — La garde mobile entrant dans Metz, 96.  
 — — Le petit-bain, 48.  
 — — Les quais de Paris, 192.  
 — — Paris guerrier, 240.  
 — — Les rues de Paris, 224.  
 CARNOT, maire du 8<sup>e</sup> arrondissement, 325.  
 COUSIN-MONTAUBAN (le général), 72.  
 CRÉMIEUX, 264.

## D

DAMPIERRE (René de), 260.  
 DÉBARQUEMENT des zouaves à Marseille, 76.  
 DÉMOLITIONS dans la zone militaire de Paris, 208.  
 DÉPART de la première ambulance, 108.  
 — des ambulances de la Presse, 384.  
 — des bataillons de marche, 124.  
 — des corps francs à l'Élysée, 129.  
 — de l'Empereur Napoléon III de Saint-Cloud, 89.  
 — de l'Empereur pour Wilemshehe, 184.  
 — de Gambetta en ballon, 244.  
 — de la garde mobile, 88.  
 — des jeunes recrues, 249.  
 — des troupes pour la frontière, 49.  
 DÉPUTATION des ouvriers de Philippe Herz, 16.  
 DÉSERTEURS sur les boulevards, 236.  
 DESMAREST, maire du 9<sup>e</sup> arrondissement, 325.  
 DISTRIBUTION de vin à une station de l'Est, 85.  
 DORIAN (ministre), 284.  
 DOUAY (le général), 72.  
 DUCOS, capitaine des zouaves, 292.  
 DUCROT (le général), 369.  
 DUBAIL, maire du 10<sup>e</sup> arrondissement, 325.

## E

ÉCLAIREURS de la Seine, 200.  
 ÉLYSÉE. — Départ des corps francs, 129.  
 EMPRUNT des 750 millions, guichet des finances, 152.  
 ENGAGEMENTS volontaires, 73.  
 ENROLEMENTS volontaires à Lyon, 216.  
 — — à la mairie du 3<sup>e</sup> arrondissement, 290.  
 — — à la place du Panthéon, 293.  
 ESCADRE de Cherbourg (départ de l'), 69.  
 ESCARMOUCHE de Niederbronn, 84.  
 ESPAGNE (abdication de la reine d'), 4.  
 — Le prince des Asturies, 32.  
 — Baie de Vigo, 1.  
 — (colonies d'). — Débarquement à la Havane, 21.  
 ESPEUILLES (colonel d'), 1.  
 ESPLANADE des Invalides, boutiques, baraques, 105.  
 ÉTAINS. — Passage des troupes, 137.  
 ÉTRANGERS sortant de Paris le 9 novembre, 324.  
 EXPLOSION de l'usine Plazanet, 256.  
 EXÉA (le général d'), 32.

## F

FABRICATION du charbon de bois, 301.  
 FAILLY (le général de), 60.  
 FALKEINSTEIN (le général de), 104.  
 FAVRE (Jules), 244, 264.  
 FERRIÈRES (le château de). — Arrivée de Jules Favre, 212.  
 FERRY (Jules), 264.  
 FLOTTILLE des chaloupes canonnières de la Seine, 301.  
 FORBACH (première bataille de), 110.  
 — Château du maire, 116.  
 — Défense de la route de Sarrelouis, 117.  
 FORT Saint-Quentin de Metz (vue du), 85.  
 FORTERESSE de Laon avant l'explosion, 189.  
 FORTIFICATIONS de Paris. — Travaux, porte Clignancourt, 120.  
 FRANCHETTI (le commandant), 400.  
 FRANCS-TIREURS (camps des) dans la plaine de Longchamps, 156.  
 FRANCS-TIREURS (corps de), 200.  
 — de Neuilly-sur-Marne, 361.  
 — de Paris. — Serment à l'école Turgot, 168.  
 — des Ternes à la Malmaison, 252.  
 — dans les Vosges s'emparant d'un convoi prussien, 169.  
 FRÉDÉRIC-CHARLES (le prince), 104.  
 FRÈRES de la doctrine chrétienne. — Enterrement des morts, 392.  
 — — Frère Nethelme tué, 429.  
 FROSSARD (le général), 60.  
 FUNÉRAILLES du général Guilhem, 244.

## G

GAMBETTA (Léon), 264.  
 GARDE nationale à Bondy, le 24 novembre 1870, 333.  
 — — Promenade militaire, 348.  
 — — aux remparts, 237, 349.  
 — — volontaire. — Exercices sur la place Napoléon III, 149.  
 — — de la Seine, 200.  
 GARDIENS de la paix, 272.  
 GARE-AUX-BOEUFs (attaque de la). — Pont du chemin de fer d'Orléans, 372.  
 — de l'Est. — Embarquement de chevaux, 68.  
 GARNIER-PAGÈS, 264.  
 GENDARMES, 201.  
 GENNEVILLIERS (avant-postes). — Visite du général Trochu, 341.  
 GOICURIA (Domingo), 21.  
 — (Valentin), 21.  
 GONCOURT (Jules de), 8.  
 GOUVERNEMENT de la défense (les membres du), 274.  
 GRAVELOTTES (bataille de), 136.  
 — (quartier impérial de), 137.  
 GROSLAY (la ferme de) le 21 décembre, 431.

## H

HABITANTS de la banlieue se réfugiant à Paris, 172.  
 HACQUART, évêque de Verdun, 173.  
 HAGUENEAU (vue du camp de), 100.  
 HALLES centrales. — Emmagasinement des farines, 176.  
 HAUTES-BRUYÈRES (redoute des), 376.  
 HAUTE COUR (vue de Blois, siège de la), 36.  
 HAVANE (la) Astuto et Flèche à Chivas, 21.  
 HÉRISSEAU, maire du 6<sup>e</sup> arrondissement, 325.  
 HERZ (Philippe) devant l'empereur, 16.  
 HOFF (le sergent), 340.  
 HOHENZOLLERN (Léopold prince de), 33.  
 HÔTEL-DE-VILLE (les partisans de la Commune à l'), 308.  
 HUMBERT (le prince) à l'ossuaire de Solférino, 24.

## I

INCENDIE : Des bois aux environs de Paris, 205.  
 — Du château de Saint-Cloud, 257.  
 — De Jougues (Doubs), 80.  
 — De Mouzon par les Prussiens, 181.

— De Péra (Constantinople), 21.  
 — De pétrole. — Buttes-Chaumont, 216.  
 ITALIE. — Vote de l'infailibilité à Rome, 112.  
 — Ossuaire de San Martino, 24, 25.  
 — Distribution d'argent à Rome, 44.

## J

JARDIN du Luxembourg. — Les moutons parqués, 336.  
 JARDIN des plantes. — Le bétail d'approvisionnement, 336.  
 JOUGNES (incendie de), 80.

## K

KEHL. — Destruction du pont, 65.  
 KEHL. — Suppression du pont de bateaux, 61.

## L

LADMIRAULT (le général), 72.  
 LADREIT DE LA CHARRIÈRE (le général), 400.  
 LANterne DE DIOGÈNE. — Batterie prussienne, 269.  
 LAON (la forteresse de) avant l'explosion, 189.  
 LA RONCIÈRE LE NOURY, (l'amiral), 421.  
 LEGRAND (le général), 149.  
 LONGEVILLE (bataille de), 136.  
 — (ambulance de), 136.  
 — (positions française à), 137.  
 LUMIÈRE électrique déjouant l'attaque de Bezons, 397.  
 LYON. — Enrôlements. — Place des Terreaux, 216.

## M

MAC-MAHON (le maréchal), 60.  
 MADELEINE (église de la). — Requiem, chanté par les artistes, 209.  
 MAISONS-ALFORT. — Reconnaissance militaire, 304.  
 MALMAISON (la), 277.  
 MANIFESTATION d'enfants sur le boulevard, 228.  
 — à la caserne de Lourcine, 64.  
 — au cercle Impérial, 52.  
 — en faveur de la guerre, 52.  
 — aux pieds de la statue de Strasbourg, 173.  
 — à la maison Dreher, le 6 août, 100.  
 MARINS dans une redoute, 281.  
 — à la Suiferie du Bourget, 425.  
 MARS-LA-TOUR. — Quartier impérial, 136.  
 MARSEILLE. — Débarquement des zouaves, 76.  
 MARSEILLAISE (chant de la), 68.  
 — chantée à l'Opéra, 92.  
 — au café concert des Champs-Élysées, 68.  
 MERLEBACH (camp de), 77.  
 MESSE des mobiles bretons. — Villa Hausmann, 364.  
 METZ : Arrivée de l'Empereur au quartier général, 89.  
 — Avant l'investissement, 189.  
 — Entrée des francs-tireurs, 144.  
 — Essais de ponts de bateaux sur la Moselle, 85.  
 — Hôtel de la Préfecture, 80.  
 — Reconnaissance militaire de M. de Gallifet, 144.  
 — Visite du prince impérial au camp, 92.  
 — Voitures en réquisition. — Caserne du génie, 92.  
 — Voiture de dépêches poursuivie, 144.  
 — Vue d'ensemble du Ban-Saint-Martin, 85.  
 MEUDON (vicaire de) relevant les morts, 217.  
 MEULES repiquées. — Gare d'Orléans, 404.  
 MINISTÈRE de la justice. — E. Olivier harangue la foule, 100.  
 MITRAILLEUSES, 53.  
 MOBILES bretons au bois de Boulogne, 252.  
 — de Seine-et-Oise. — Bretagne. — Midi. — Normandie, 200.  
 MOLTKE (de), 104.  
 MONTAIGU (le général), 149.  
 MONT-DE-PIÉTÉ. — Dégagements gratuits, 300.  
 MONTIGNY-SUR-LOING (recherche du puisatier de), 40.

MONTRETOUT, 277.  
 MONTRouGE, ambulance de l'église, 357.  
 MOULINS à farine, gare du Nord, 404.  
 MOULIN-SAQUET (redoute du), 376.  
 MOUZON incendié par les Prussiens, 181.

## N

NIEDERBRONN (escarmouche de), 84.  
 — Ferme de Schirienhoff, 92.  
 NUIT aux remparts de la porte de Châtillon, 297.  
 NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES (l'Impératrice et son fils à l'église), 92.

## O

OSSUAIRE de Solférino et San Martino, 24 et 25.  
 OVATION sur les boulevards aux blessés de l'armée du Rhin, 153.

## P

PACAGE dans les forêts de l'Etat, 37.  
 PALIKAO (le comte de), 72.  
 PASSAGE du Pigeonnier, 117.  
 PATROUILLE prussienne à Saint-Cloud, 268.  
 PELLETAN, 264.  
 PETIT de Granville, zouave tué à Rueil, 293.  
 PICARD (Ernest), 264.  
 PIGEONS messagers. — Le Colombier, 273, 276.  
 PLACE de la Concorde. — Ouverture des Chambres, 124.  
 POMPES à incendie. — Essais port Saint-Nicolas, 221.  
 PONTS de bateaux (construction des), à Bercy, 393.  
 PONT du Diable (vue du), 41.  
 — du canal de l'Oureq détruit, 333.  
 — Royal. — Lecture du *Moniteur*, 124.  
 — d'Iéna. — Abreuvoir de la cavalerie et du bétail, 104.  
 — de Sèvres pendant le siège de Paris, 300.  
 — — Entrevue de Thiers et de Jules Favre, 306.

PORTE Saint-Denis (aspect de la) avant la fermeture, 368.  
 PORTRAITS : Adalbert (le prince), 104. — Atago (Emmanuel), 264. — Arnaud (de l'Arlège), 325. — Alphonse XII, prince des Asturies, 32. — Barbès (Armand), 5. — Bataille (le général), 101. — Bayard de la Vingtrie, 368. — Bazaine (le maréchal), 60. — Bismark (le chancelier), 104. — Bonvalet, maire, 325. — Bourbaki (le général), 72. — Canrobert (le maréchal), 60. — Carnot, maire, 325. — Changarnier (le général), 125. — Clarendon (lord), 17. — Colson (le général de), 101. — Crémieux, 264. — Cousin-Montauban, comte de Palikao (le général), 72. — Dampierre (Réné de), commandant, 260. — Desmarest, maire, 325. — Dorian, ministre, 484. — Douay (le général), 72. — Dubail, maire, 325. — Ducos, (le capitaine), 292. — Ducrot (le général), 369. — Espeuilles (le colonel d'), 125. — Exéa (le général d'), 321. — Faily (le général de), 60. — Falkeinstein (le général de), 104. — Favre (Jules), 241, 264. — Ferry (Jules), 264. — Franchetti (le commandant) 400. — Frédéric-Charles (le prince), 104. — Frossard (le général), 60. — Gambetta (Léon), 264. — Garnier-Pagès, 264. — Goicuria (Domingo), 2°. — Goicuria (Valentin), 21. — Goncourt (Jules de), 5. — Hacquart, évêque, 173. — Hérisson, maire, 325. — Hoff (le sergent), 340. — Hohenzollern (le prince de), 33. — Ladmirault (le général), 72. — Ladreit de la Charrière, 400. — La Roncière le Noury (l'amiral), 424. — Legrand (le général), 777. — Mac-Mahon (maréchal), 60. — Moltke (le comte de), 104. — Montaigu (le général), 149. — Picard (Ernest), 264. — Pelletan, 264. — Prince royal de Prusse, 104. — Petit de Granville, zouave, 292. — Raoul (le général), 101. — Renault (le général), 396. — Roes, évêque, 173. — Rochefort (Henri), 264. — Roi de Prusse (le), 104. — Roon (le général), 104. — Simon (Jules), 264. — Sel-

lier, premier mobile décoré, 292. — Soubeyran (le baron de), 45. — Tenaille-Saligny, maire, 325. — Thomas (Clément) [le général], 356. — Tirard, maire, 325. — Trochu (le général), 72, 264. — Urich (le commandant), 162. — Vinoy (le général), 225. — Vacherot, maire, 325. — Vogué (le comte Robert de) 149. — Vautrain, maire, 325.

PRINCE royal de Prusse, 104.  
 PRISONNIERS prussiens de Bagnaux, 260.  
 — — interrogés, 401.  
 — — reconduits à la frontière, 92.  
 PROCLAMATION de la République à l'Hôtel-de-Ville, 168.  
 — du vote plébiscitaire du 3 novembre, 316.  
 PRUSSE (le roi de), 104.  
 PRUSSIENS (uniformes), 37.  
 PUISATIER de Montigny, 40.

## Q

QUAI Saint-Bernard, à Paris (aspect du), le 2 décembre, 388.  
 QUÊTES dans les rues pour les blessés, 416.  
 QUÊTE pour les blessés au tombeau de Cavaignac, 320.

## R

RAOULT (le général), 181.  
 RÉCEPTION des sénateurs à Saint-Cloud, 61.  
 RECONNAISSANCE du 21 octobre. — Positions, 277. — Plaine de Maisons-Alfort, 304.  
 — de Sarrelouis, 84.  
 REDOUTE de Brimborion, 328.  
 — de Courbevoie. — Statue de Napoléon descendue, 221.  
 — des Hautes-Bruyères, 376.  
 — du Moulin-Saquet, 376.  
 — de Villejuif le 18 septembre, 205.  
 REICHSHOFFEN. — Charge de cuirassiers, 133.  
 REMPARTS (la garde nationale aux), 237, 349.  
 — Intérieur d'une poudrière, 314.  
 RENAULT (le général), 396.  
 RETHEL. — Camp français, 148.  
 RETOUR de la banlieue. — Légumes récoltés, 324.  
 RETRAITE de Forbach. — Ars-Laguenec, 132.  
 RÉUNION des chefs de la garde nationale, 309.  
 REVUE de tous les corps d'armée à Paris, 200.  
 — de l'armée prussienne à Versailles, 344.  
 RILLÉ (la vallée de). — Bavaois chassés par les mobiles, 165.  
 ROCHE d'Arcquebise, 37.  
 ROCHEFORT (Henri), 264.  
 ROES, évêque de Strasbourg, 173.  
 ROON (M<sup>r</sup> de), 104.  
 RAZERUILLES, quartier impérial, 136.  
 RUINES de Chantourterelle et d'une fabrique de carton, 365.

## S

SAARBRUCK (plaine en avant de), 77.  
 — Premier feu d'artillerie. — Reconnaissance, 84.  
 — Prise de la ville par les Français, 81.  
 — Prussiens défendant le chemin de fer, 100.  
 — (vue générale de), 128.  
 SALON de 1870. — Voir tableaux.  
 SAINT-AVOLD (le camp de), 76.  
 — (place de), quartier général, 76.  
 — (souvenirs du camp de), 141.  
 SAINT-CLOUD (batterie du parc de), 269.  
 — Bombardement du château, 269.  
 — Départ de l'empereur, 89.  
 — Écuries occupées par les mobiles, 204.

— (une patrouille prussienne à), 268.  
 — Réception des sénateurs, 61.  
 SAINT-GOTHARD (pont du Diable au), 41.  
 SAINT-OUEN. — Batterie de pièces de marine, 337.  
 — (château et île de), 341.  
 — (île de) depuis le siège, 245.  
 SAISSET (l'amiral), à son observatoire, 385.  
 SCHELESTADT. — Bavaois chassés de la vallée de Rillé, 165.  
 SCHILDIGHEIM envahi et brûlé par les Prussiens, 165.  
 SÉCHERESSE. — Roche d'Arcquebise, 37.  
 — Pacage des forêts de l'Etat, 37.  
 SEDAN (bataille de). — Le 3<sup>e</sup> zouave passe à travers l'ennemi, 188.  
 — (le bombardement de), 181.  
 — La maison où fut apporté Mac-Mahon blessé, 180.  
 SELIER (Léonce), le premier mobile décoré, 292.  
 SIMON (Jules), 24.  
 SOLFÉRINO. — Cérémonie de l'Ossuaire, 24.  
 SOUBEYRAN (le baron de), 45.  
 STRASBOURG : Bombardement de la cathédrale, 164.  
 — La garnison délogeant les Prussiens d'un cimetière, 146.  
 — Port des Pêcheurs. — Prussiens mitraillés, 185.  
 — (Manifestation aux pieds de la statue de), 173.

## T

TABLEAUX : Les Etats-Unis d'Amérique (Yvon), 8.  
 — La Falaise d'Etretat (Courbet), 5.  
 — Le Vieux Moulin (Grand sire), 28.  
 — Un Soir (Léon Flahaut), 45.  
 — de la guerre (les) par Ch. Yriarte, 29.  
 TENAILLE-SALIGNY, maire du 1<sup>er</sup> arrondissement, 325.  
 THOMAS (Clément) [le général], 356.  
 TIEN-TSIN. — Vue du consulat français, 96.  
 TIRARD, maire du 2<sup>e</sup> arrondissement, 325.  
 TOUL (la ville de), 189.  
 TOURS (vue de), 280.  
 TRANSPORT des canons de Montmarire, 356.  
 TROCADÉRO. — Aspect de la place le 21 octobre, 285.  
 TROCHU (le général) 72, 264.  
 TYPES du camp de Saint-Avold, 141.

## U

UNIFORMES prussiens, 57.  
 UHRICH, commandant la place de Strasbourg, 162.

## V

VACHEROT, maire du 5<sup>e</sup> arrondissement, 325.  
 VAUTRAIN, maire du 4<sup>e</sup> arrondissement, 325.  
 VERSAILLES. — Une revue prussienne, 344.  
 VERVIERS (troubles à), 12.  
 VIADUC d'Auteuil. — Campement de mobiles, 296.  
 — — Promenade des Parisiens, 317.  
 VIGO. — Explorations sous-marines, 1.  
 VILLA-EVRARD (la), 432.  
 VINOY (le général), 225.  
 VOGUÉ (le comte Robert de), 149.  
 VOSGES (passage dans les). — Les francs-tireurs, 169.  
 VOULZIERS (camp de), 148.  
 VUE du bassin de la Seine à l'ouest de Paris, 328.  
 — des positions ennemies au nord de Paris, 232.  
 — — au sud de Paris, 232.

## W

WAGONS-BATTERIES, 389.  
 WILMSHOEHE (château de), 204.  
 WISSEMBOURG (bataille de). — Les turcos, 121.  
 — Défense des paysans, 132.